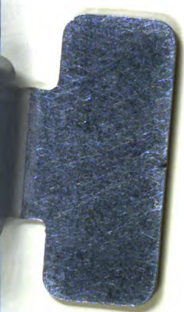






LES FONDATEURS DES GRANDS ORDRES RELIGIEUX

MARIE-MARGUERITE AL-COQ

PAR

M. CAPEFIGUE

I. CATENACCI. DEL.
PARIS
AMYOT EDITEUR 8 RUE DE LA PAIX
MORICE. SC.

MARIE-MARGUERITE

AL-COQ (1)

(1) Orthographe rectifiée d'Alacoque.

A MES PIEUSES NIÈCES

MARIE-THÉRÈSE DE GUILLIBERT

NÉE CAPEFIGUE

LOUISE & MARIE BONNEFOY

CE LIVRE EST DÉDIÉ.



LES FONDATEURS DES GRANDS ORDRES RELIGIEUX

SAINTE

MARIE-MARGUERITE

AL-COQ

ET

LES CONGRÉGATIONS DU SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS ET DE MARIE

L'IMMACULÉE CONCEPTION

PAR

M. CAPEFIGUE

PARIS

AMYOT, ÉDITEUR, 8, RUE DE LA PAIX

M DCCC LXVI


BRITISH MUSEUM

LES CONGRÉGATIONS

DU

SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS ET DE MARIE

L'IMMACULÉE CONCEPTION DE LA VIERGE

I

L'ADORATION DE JÉSUS ET DE LA SAINTE VIERGE AU MOYEN AGE

III[e] AU XVII[e] SIÈCLE

Les deux sentiments qui animent et ennoblissent le cœur humain : l'amour, la pureté, sont représentés dans l'Église par les dogmes du sacré cœur de Jésus et de l'immaculée conception, proclamés et célébrés avec enthousiasme au sein de la société catholique : l'amour chrétien, c'est la charité envers tous;

1.

la pureté est cette dévotion virginale, qui imprime à l'âme une invincible puissance sur les passions matérielles. Platon en avait fait la base de sa *République*. Dans le chef-d'œuvre de Murillo, la Vierge Marie foule de ses pieds le serpent hideux, symbole de l'impureté, tandis qu'un chœur d'anges aux figures célestes, l'accompagne et l'élève dans sa glorieuse Assomption (1).

Sur quelques vieilles estampes du seizième siècle d'une gravure imparfaite, la divine image de Notre Sauveur vient à nous, le sein déchiré; de ses mains pures, Jésus-Christ ouvre ses chairs pour nous montrer ce cœur, d'où s'échappent les gouttelettes de son sang précieux, versé pour le salut des hommes. La figure du Christ est douce, avec cet ineffable regard que l'on trouve dans les images du bon pasteur (Jésus portant l'Agneau des Catacombes de Rome). Ce n'est plus le Christ de l'école byzantine, aux yeux ronds, au regard sévère, chargé de lourds vêtements sur un fond d'or (2); mais Jésus de saint François d'As-

(1) Saint Bernard fut un des grands promoteurs du culte de la Vierge au moyen âge.

(2) Comme dans l'église de Saint-Marc à Venise, tradition de l'Église de Constantinople.

sise, de sainte Claire, de saint Ignace, âmes exaltées qui ne comprenaient Notre Sauveur que dans sa grâce infinie et dans sa bonté.

L'histoire de l'image du Christ est tout entière écrite sur les murailles noircies des Catacombes; il faut pénétrer dans ce monde des martyrs pour y chercher la figure céleste et primitive du Sauveur des hommes, de la Vierge Marie et des Apôtres : sur les sarcophages déposés à l'admirable musée du Vatican, on trouve l'image de Notre-Seigneur, la reproduction de ses vêtements, la crèche où il est né, la Vierge Marie dans sa pieuse attitude de mère pure et immaculée; saint Joseph, et jusqu'au bœuf et à l'âne du pauvre (1), symbole des misères que Jésus-Christ est venu consoler et de l'humilité de sa vie.

Après que les dogmes de l'Église eurent été fixés par les conciles œcuméniques, il se manifesta parmi les évêques, les clercs, les chefs des Ordres, hommes et femmes, une ardeur particulière pour quelques-uns des attributs ou des vertus de Jésus-Christ et de la Vierge Marie : Un ordre religieux s'attacha plus spé-

(1) A Rome les peintures du cimitière de Saint-Calixte sont les plus antiques, selon l'opinion de Bottari, *Pitture et sculpt. sac*, t. I, pag. 2.

cialement à la croix, une autre dévotion honora le saint chef, la tunique; le cœur de Notre-Seigneur, cette noble partie de son être qui avait tant aimé! eut son culte d'une dévotion suprême. Les populations, soumises à tant d'épreuves au moyen âge, eurent surtout recours à l'intercession de Marie, la Mère des miséricordes; la chevalerie exalta le culte de la Vierge, avec saint Bruno, saint Bernard (1) qui adressaient à Marie des prières ardentes, passionnées. Ce fut au treizième siècle que saint François d'Assise et saint Bonaventure racontèrent comment Jésus-Christ leur avait apparu, les yeux pleins de douceur et de mansuétude; le Sauveur daigna même les marquer de ses stigmates, signe sanglant de sa présence; la figuration de son corps en signes inaltérables ou de sa croix, marque de sa souffrance; le cœur de Jésus devint le symbole ardent de la prédilection du doux Sauveur pour le genre humain.

Ce cœur avait beaucoup aimé, il était plein de miséricorde et de bonté secourable; en s'adressant à lui, le fidèle pouvait obtenir milles grâces particulières; Jésus se donnait

(1) Voir ma vie de *saint Bernard*.

à chaque misère, à chaque douleur; il vivait pour l'humanité entière. Toutes les âmes mystiques devaient avoir le cœur de Jésus présent à leurs pensées ; sainte Térèse dans ses extases, saint Ignace dans son immense piété. Les peintres espagnols (1) au seizième siècle, commencèrent à le reproduire entouré de flèches et de larges épées qui le percent, pour montrer toutes les souffrances du Sauveur. Quand on voulut également représenter Marie la mère des douleurs, on entoura son cœur d'une auréole de pointes aiguës; l'Église reconnut la *Mater dolorosa* des hymnes primitives.

Les Révérends Pères de la compagnie de Jésus surtout présentèrent le Sauveur sous son aspect de beauté, de douceur et de mansuétude ; les Jésuites multiplièrent les images qui pouvaient donner l'idée des grandeurs morales du Sauveur. Avant que l'adoration du sacré Cœur fut régulièrement établie, ils honoraient déjà le Cœur de Jésus et de Marie, culte fondé sur les douleurs, les souffrances de l'humanité et les joies de la Rédemption. Les vieux siècles païens n'avaient-ils pas eux-mêmes

(1) La perfection des peintres de l'école espagnole vint surtout de ce qu'ils avaient la foi; les grandes œuvres ne s'accomplissent qu'à cette condition.

donné l'exemple de ce respect particulier pour le cœur, cette noble partie de l'homme : on conservait dans des urnes sépulcrales le cœur des héros et des grands hommes. Déjà l'Église, au quatrième siècle, plaçait les cœurs des saints et des martyrs sous des chasses de cristal ; et autour de ces reliques les fidèles chantaient des hymnes. Mais tous ces hommages n'avaient pas encore le caractère d'un culte public et général ; le Souverain Pontife, le seul juge suprême, n'avait ni prononcé ni établi la sainteté de ces doctrines et leur légitimité.

A la bienheureuse Marie Al-Coq, dont nous allons écrire la vie, est dû l'honneur pieux et saint d'instituer la dévotion au Cœur de Jésus ; elle s'y voua avec une admirable persévérance, sous la direction d'un membre illustre de la Compagnie de Jésus, le Père Claude de La Colombière, esprit actif, intelligence supérieure (1), qui s'était consacré à la prédication, aux missions, jusqu'à ce point de passer en Angleterre pour relever le catholicisme persécuté sous les Stuarts ; on peut dire qu'au Père de La Colombière on doit les rites

(1) Le Père La Colombière était né à Saint-Symphorien, près de Lyon, en 1641. Ses remarquables sermons ont été imprimés en 4 vol. in-8°. Lyon 1757.

et les formes du culte du sacré Cœur de Jésus. Bien des institutions laïques, fastueusement acclamées, contemporaines de l'œuvre de sainte Marguerite Al-Coq sont tombées; tandis que la dévotion au sacré Cœur de Jésus vit d'une grandeur inaltérable et se développe chaque jour dans l'Église; elle est la guérison des souffreteux, la joie des fidèles.

La fête de l'Immaculée-Conception, si universellement célébrée, a été l'objet de bien des controverses : les Jansénistes ont repoussé l'idéal de la virginité de Marie, en invoquant l'ordre naturel que cette doctrine pure bouleverse, comme si, dans les choses divines, les lois accoutumées de la nature pouvaient être une objection ! Que les esprits superbes, qui nient la divinité de Jésus-Christ, puissent se déclarer contre l'immaculée conception, ils sont assurément logiques; mais que des catholiques fidèles repoussent ce miracle de la toute-puissance divine, n'est-ce pas nier le caractère super-naturel de la Révélation ? Les Jansénistes ajoutent que l'immaculée conception est une idée, une formule nouvelle (1), fantaisie du

(1) L'école de Port-Royal se déclara contre ce dogme : les parlements le combattirent en vain, par prévention contre la Compagnie de Jésus.

néo-catholicisme ! Et pourtant nul dogme ne fut plus antique, plus vénéré que celui de l'immaculée conception dans l'Église primitive. Origène, qui vivait dans le commencement du troisième siècle, s'exprime sur l'éternelle pureté de la Vierge en paroles imagées : « Marie n'a point été infectée par le souffle du serpent venimeux (1). » Saint Amphiloque, évêque d'Iconium, en 344, ajoute : « La Vierge a été formée sans tache et sans péché. » Saint Ambroise considère la sainte Vierge comme « ayant été, par effet de la grâce, pure de toute souillure du péché ; » saint Jérôme s'écrie dans son enthousiasme : « Marie n'a été atteinte d'aucune souillure humaine, » et il la compare à la nuée du jour qui n'a jamais été dans les ténèbres, et toujours dans la lumière (2). « Excepté la Vierge Marie, dit saint Augustin, de laquelle, pour l'honneur du Seigneur, je ne veux point qu'il soit aucunement question lorsqu'il s'agit du péché, car nous savons qu'il lui a été donné toute grâce pour vaincre le péché, de toute manière, elle n'a eu aucun

(1) On peut citer Origène, bien que la seconde partie de sa vie appartienne à l'hérésie.

(2) Saint Jérôme était un esprit austère, profondément nourri des saintes Écritures.

péché. » Enfin saint Cyrille, patriarche d'Alexandrie, dans la première moitié du cinquième siècle, s'exprime en ces termes (1) : « A l'exception de Celui qui est né d'une Vierge, et de cette même Vierge très-sainte qui a mis au monde l'Homme-Dieu, nous naissons tous avec le péché originel, et nous venons tous au monde affectés de cette grave cécité que nous avons contractée de notre premier père (2). »

A mesure que l'on avance dans les temps modernes, les témoignages de la tradition, en faveur de la conception immaculée de la Vierge dans le sein de sa mère, deviennent plus précis et plus nombreux encore : les chanoines de Lyon instituèrent, en 1140, une fête en l'honneur de la conception de Marie, fête déjà célébrée dans plusieurs églises d'Orient dès le huitième siècle (3). Elle fut rendue obligatoire

(1) Saint Cyrille fut élevé, en 412, au patriarcat d'Alexandrie; il a reçu le beau titre de *docteur du dogme de l'Incarnation.* Il fut le puissant adversaire de l'hérétique Nestorius, l'ennemi de la Vierge. Ses œuvres ont été imprimées en 6 vol. in-f°. Paris 1638.

(2) Sur l'histoire et les grandeurs de la sainte Vierge Marie, il n'y a pas d'ouvrage plus précieux à consulter que celui du Père d'Argentan, *Les Grandeurs de Marie.*

(3) Voyez Léon Allacius.

dans toute l'Église grecque en 1166. Au commencement du treizième siècle, les disciples de saint François d'Assise, cœurs enthousiastes, proclamèrent la sainte Vierge Marie pure de tout péché ; ils ne furent point soutenus par les disciples de saint Dominique, car, dans les diverses luttes engagées au sein de l'Église, la science un peu disputeuse des Dominicains les portait trop vers la négation. Le Concile de Bâle (1) (1431) déclara, « que la doctrine de l'immaculée conception de la sainte Vierge devait être approuvée, tenue et embrassée par tous les catholiques, comme pieuse et conforme au culte de l'Église, à la foi catholique, à la droite raison, à la Sainte Écriture, et qu'ainsi il n'est permis à personne de tenir, ni de prêcher le contraire. » En 1457, le Concile d'Avignon, présidé par le légat du Saint-Siége (2), ordonna d'observer inviolablement le décret du Concile de Bâle (3). Le pape Sixte IV en 1476, se prononça en faveur de la fête de l'Immaculée-Conception et interdit d'attaquer

(1) Le Concile de Bâle (Basileense), le dix-septième général, avait commencé en 1431.

(2) Pierre, cardinal d'Arles.

(3) Le Concile défendit, sous peine d'excommunication, d'enseigner le contraire.

la croyance qui tient « que la Vierge Marie a été préservée de la souillure du péché originel (1). » En 1496, l'Université de Paris obligea ses membres, sous la foi du serment, à défendre l'immaculée conception et à ne rien avancer qui lui fût contraire. » Le Concile de Trente (1545 à 1563), dans ses diverses sessions, déclara « que dans le décret qui regarde le péché originel, son intention n'est pas de comprendre la bienheureuse et *immaculée* Vierge Marie, mère de Dieu; qu'il entend à ce sujet que les constitutions du pape Sixte IV soient observées, sous les peines qui y sont portées (2). »

Avec cette nomenclature des témoignages historiques sur l'immaculée conception, nous n'avons pas la prétention de convaincre les sceptiques absolus qui nient l'autorité de l'Église, nous voulons seulement soutenir que tout vrai catholique doit croire à ce dogme et le proclamer hautement. Est-ce que le catholicisme ne se compose pas de mystères? est-ce

(1) Sixte IV accorda des indulgences à ceux qui célébreraient cette fête.

(2) Le Concile de Trente (Tridentinum), confirmé par le Pape, finit le 3 décembre 1563. La bulle est du 26 janvier 1564.

que même le culte du saint cœur de Jésus n'est pas une de ces pieuses et grandes légendes, qui font du catholicisme une religion d'amour et de miséricorde? Aussi l'Église a-t-elle placé au nombre de ses saintes, Marie-Marguerite Al-Coq, la fondatrice de l'Adoration au sacré Cœur de Jésus.

II

NAISSANCE ET ÉDUCATION. — LA VIE DÉVOTE DE SAINTE MARIE-MARGUERITE AL-COQ.

1649 — 1660

Pour conserver toute l'exactitude historique, il est besoin d'abord, ainsi que je l'ai dit, de rectifier l'orthographe du nom de famille de sainte Marie-Marguerite, car on a voulu faire de ce nom un objet de facéties dans des pamphlets jansénistes, indignes de la gravité de l'École de Port-Royal : souvent les passions, les rivalités entraînent à des actes peu mesurés les âmes même austères. Marie-Marguerite ne s'appelait pas Alacoque, mais Al-Coq (Le coq était un des plus anciens symboles de la nationalité gauloise). Dans les armoiries de Chrysostôme, propre frère de la sainte, maire perpétuel du

bourg Sainte-Marie (Autun), on trouve un coq de gueule en chef et un lion de même en pointe (1) ; il est donc probable que Alacoque est la corruption de l'expression celtique *al-coq,* le coq, comme le disent les armoiries parlantes (2). Parmi la haute bourgeoisie de Paris, on trouvait plusieurs noms de *Lecoq,* de *Coq.* Il faut laisser à la méchante raillerie le triste plaisir de quelques jeux de mots sur le nom de la sainte ; désormais le nom réel est rétabli.

Marguerite Al-Coq naquit au petit village de Lauthecour, dans le diocèse d'Autun, le 22 juillet 1649, pays d'une piété ardente et sérieuse. Autun, d'origine phocéenne (l'ancienne Bibracte), avait l'honneur d'être la plus vieille cité des provinces de la gaule chrétienne. Au titre d'un des plus célèbres municipes romains, Autun joignait la pieuse tradition d'un évêché primitif ; son église existait déjà lors de l'holocauste des martyrs de Lyon, pendant la persécution de l'empereur Dioclétien, au cirque ou sainte Blandine fut dévorée par les lions : sa

(1) *Armorial de Bourgogne*, t. I, pag. 205-210.

(2) Ces armoiries furent vérifiées en 1703. Voyez le Père Croiset avec l'introduction du Père Daniel.

touchante légende a été écrite par un contemporain (1).

Marguerite Al-Coq, prédestinée par le Seigneur, n'avait que trois ans « et déjà elle marquait une aversion surprenante pour le péché : elle se plaisait intérieurement avec Dieu, cherchant la solitude pour s'occuper du ciel. » Elle même a raconté ses premières impressions ; et, dans sa modestie pour les raconter, elle demande pardon au Seigneur. « C'est pour l'amour de vous, ô mon Dieu, que je me soumets à vous écrire ceci par obéissance. Je vous demande pardon de la résistance que j'y ai apportée : il n'y a que vous seul qui connaissiez l'extrême répugnance que j'y sens et vous seul qui pouvez me donner la force de vaincre. J'ai reçu cet ordre comme venant de votre part et comme une punition du trop de précaution que j'avais prise pour contenter l'inclination que j'ai eue de vivre dans l'oubli des créatures (2). J'ai brûlé les écrits que j'avais faits par obéissance et qu'on m'avait laissés entre les mains : Faites, ô mon souverain bien, qu'en

(1) J'ai donné ce récit sur les martyrs de Lyon, dans mon livre sur les *Quatre premiers siècles de l'Église*.

(2) *Mémoire* écrit par sainte Marie Al-Coq de sa main.

exécutant l'ordre qu'on m'a donné, je n'écrive rien que pour votre plus grande gloire et ma plus grande confusion (1). »

Cette modestie extrême tenait au sentiment profondément religieux; la vie du vrai chrétien est si belle, si consolante, qu'elle suffit pour nourrir le cœur et le rendre meilleur par l'étude et la perception de ses propres défauts. Pourquoi le monde s'occuperait-il de vous? à quoi sert la vaine renommée, reflet brillant du jour qui s'en va le lendemain : les mémoires ne sont-ils pas le plus souvent un acte de vanité? « O mon unique amour! continue la sainte, combien vous suis-je redevable de m'avoir prévenue dès ma plus tendre jeunesse de vos bénédictions, en vous rendant le maître et le possesseur de mon cœur, quoique vous connussiez bien les résistances que ce cœur ingrat vous ferait! Aussitôt que je pus me connaître vous fîtes voir à mon âme la laideur du péché. Cette vue m'en inspira tant d'horreur, que la moindre tache m'était un tourment insupportable; de sorte que, pour réprimer mes vivacités dans mon enfance, l'on n'avait

(1) Ce récit fut trouvé dans les papiers de la sainte à sa mort.

qu'à me dire que c'était offenser Dieu : cela m'ar. était tout court (1). »

Au doux souvenir de Jésus, Marie Al-Coq mêle le nom de Marie. « La sainte Vierge a toujours pris soin de moi. J'avais recours à Elle en tous mes besoins et Elle m'a retirée de très-grands périls. Je n'osais m'adresser à son divin Fils, mais toujours à Elle. Étant fort jeune, je perdis mon père. Il n'avait que moi de fille. Ma mère s'étant chargée de la tutelle de ses enfants, qui étaient au nombre de cinq, elle demeurait peu au logis. Ainsi je n'ai reçu d'autre éducation, jusqu'à l'âge d'environ huit ans et demi, que des domestiques et des villageois (2). »

C'était le plus doux souvenir de la jeune fille que cette éducation de son enfance au milieu des champs : « On me mit bientôt dans un couvent et l'on me fit communier que j'avais environ neuf ans. Cette première communion répandit tant d'amertume sur tous les plaisirs et divertissements de mon âge que je

(1) Cette sorte de confession s'adresse à Notre-Seigneur Jésus Christ.

(2) Le Père Croiset est entré dans les moindres détails de la vie de Marguerite-Marie; il faut les compléter par la préface du Père Daniel.

n'y trouvai plus de goût. Je sentais un grand désir de faire tout ce que je voyais faire aux religieuses; je les regardais toutes comme des saintes. Je pensais que si j'étais religieuse, je deviendrais sainte comme elles; j'en conçus un si grand désir que je ne respirais que pour cela. »

La vocation marche et arrive à grands pas dans les âmes tendres et aimantes. Marguerite Al-Coq avait à peine huit ans qu'elle tomba gravement malade; sa patience fut mise à l'épreuve la plus difficile; pleine de grâce et de beauté, elle fut toute perclue de ses membres par une crise terrible. Avec la douleur, les infirmités, que devenaient les distractions de l'adolescence? les souvenirs d'une si triste enfance elle voulait les cacher à tous; mais parvenue à un âge plus avancé, le Seigneur lui commanda de les dire et, comme toujours, elle obéit à cette voix suprême : « Je tombai malade d'une maladie qui me réduisit à un état si pitoyable, que je fus environ quatre ans sans pouvoir marcher; les os me perçaient la peau de tous côtés. Ce fut la cause qu'on me laissa deux ans dans le couvent. Ici, dans l'extrême violence qu'il me faut faire pour écrire des choses dont j'avais tâché de ne pas conserver

même le souvenir, j'ai fait une plainte à mon divin Maître. Il m'a dit : « Poursuis, ma fille, poursuis, il n'en sera ni plus ni moins pour toutes tes répugnances; il faut que ma volonté s'accomplisse. — Mais, hélas! mon Dieu! comment me ressouvenir de ce qui s'est passé depuis vingt-cinq ans (1)! — Ne sais-tu pas que je suis la mémoire éternelle de mon Père céleste, qui n'oublie rien et dans laquelle le passé et l'avenir sont comme le présent? Écris-donc sans crainte selon que je te le dicterai; je répandrai sur ton écrit l'onction de ma grâce afin que j'en sois glorifié; je veux cela de toi : — Premièrement, pour te faire voir que je me joue de toutes les précautions que tu as prises pour cacher les grâces dont j'ai pris plaisir d'enrichir avec tant de profusion une aussi pauvre et chétive créature que toi, tu ne dois jamais perdre le souvenir de ces grâces, mais m'en rendre de continuelles louanges. En second lieu, pour t'apprendre que tu ne dois point t'approprier ces grâces, ni craindre de les communiquer; car je me suis

(1) *Mémoire* autographe de Marie-Marguerite. Ce dialogue appartient à l'École de Saint-François-d'Assise, qui s'adressait directement à Jésus-Christ et le voyait en corps et en chair.

voulu servir de ton cœur comme d'un canal, pour les répandre selon mes desseins sur les âmes : plusieurs, en effet, seront retirées par ce moyen de l'abîme de perdition, comme je te le ferai connaître dans la suite. En troisième lieu, pour montrer que je suis la vérité éternelle, que je suis fidèle dans mes promesses et que les grâces que je t'ai faites peuvent souffrir toutes sortes d'examens et d'épreuves (1). »

Dans son âme tendre et religieuse, Marie Al-Coq était l'instrument passif qui obéissait à la volonté directe de Jésus-Christ. Lorsqu'elle écrivait ces mémoires, elle était déjà avancée dans la vie, plus ardente dans sa dévotion et, comme sainte Térèse, en pleine communication avec le Sauveur par l'extase, état de l'âme que le monde comprend peu ! Et pourtant, dans la solitude, fortement éprouvé par la méditation et le travail, quel esprit n'a pas subi ces inspirations subites? quel poëte n'a pas entendu des voix intérieures et obéi au Dieu qui l'inspire? Ce que le monde admet

(1) Ces pièces sont publiées dans la *Vie de Marie-Marguerite Alacoque*, par le Père Jean-Joseph Languet. Paris 1729 in-4°. La même année l'Évêque de Soissons publia le recueil de plusieurs pièces intéressantes sur la sainte.

pour les choses de l'esprit laïque, pourquoi le fidèle ne l'accepterait-il pas pour les révélations de la foi ? Tous les grands artistes sont sur le trépied de la sybille; ils s'agitent, se pénètrent, car le dieu est là!

L'extase de Marie-Marguerite a quelque chose de plus ardent, de plus absolu que celle de sainte Térèse; Jésus-Christ lui apparaît, lui parle; elle peut en recueillir les paroles, dans un dialogue qu'elle reproduit avec fidélité, comme si elle entendait encore la voix du Seigneur. Guérie de ses souffrances, elle attribua pieusement sa cure merveilleuse à la sainte Vierge, et, dans sa reconnaissance, elle ajouta le doux nom de Marie à celui de Marguerite qu'elle portait seul d'abord. Dès l'âge de treize ans, elle passait la nuit dans la contemplation, l'extase et la prière. Sa famille lui voyant de telles dispositions, lui conseilla d'entrer dans le couvent des Ursulines, à Macon où elle avait une cousine germaine; et ici on peut méditer l'esprit de la jeune Marie-Marguerite dans le choix d'une vocation : sa conduite est dictée par une piété souveraine et une résignation admirable. Comme sa cousine la pressait de venir avec elle au même couvent, la pieuse jeune fille répondit : « Si j'allais dans votre maison, ce

serait pour l'amour de vous ; je veux aller dans une maison où je n'aie ni parents, ni connaissances, afin d'être religieuse sans autre motif que l'amour de Dieu. » Marie-Marguerite alors continuant ses visites monastiques vint au petit monastère de Paray-le-Monial, antique église, toujours dans le diocèse de Mâcon, un des plus illustres monastères de la Visitation Sainte-Marie, et consacré au culte de la Mère de Dieu (1).

Elle alla au pied des autels avec cette ferveur intérieure et, en entrant au parloir, une voix intérieure lui dit : « c'est là (que) je te veux. » Ainsi, dans cette âme ardente et dévote, toutes les actions paraissent déterminées par la voix de Dieu. Marie-Marguerite fut reçue le 25 mai 1671, prit l'habit de novice le 24 août, fit profession le 6 novembre 1672 (2), à vingt-cinq ans; et bien qu'elle n'eût qu'une éducation limitée, Dieu lui avait réparti de si belles qualités et des facultés si douces, qu'on lui confia l'enseignement des élèves, un des devoirs essentiels de la Visitation.

(1) L'Ordre de la Visitation était déjà très-répandu depuis saint François de Sales; j'en ai raconté l'origine dans ma *Sainte Françoise de Chantal.*

(2) J'ai pris ces dates dans Héliot, en général très-exact.

Le monastère de Paray-le-Monial, placé entre Charolles, Fontenay, Vitry, pieux voisin de Cluny, accueillait toutes les jeunes filles de noblesse, de magistrature et de bourgeoisie qui recevaient une instruction remarquée et une tendre piété. Sœur Marie était aimée et chérie de toutes les pensionnaires : gaie, complaisante, d'une indulgence extrême, tout le temps qu'elle ne leur consacrait pas, elle le donnait à la vie contemplative ; on la voyait se dérober aux distractions un peu bruyantes du pensionnat, pour aller s'agenouiller sur son prie-Dieu; les yeux fixés sur le Cœur de Jésus (1), qu'elle avait dessiné et peint avec ces vives couleurs que donne la croyance et la foi ardente ; autour de cette image, elle découpait des arabesques et calquait des ornements ; elle trouvait dans ce Cœur de Jésus la révélation de tous les mystères de bonté, d'amour et de justice; elle s'abîmait dans cette contemplation et, comme sainte Térèse, Jésus-Christ récompensa cette inaltérable ardeur trois fois en se révélant à elle. « Jésus-Christ m'ouvrit pour la première fois ce divin Cœur d'une manière si réelle, si sensible, qu'il ne me laissa aucun

(1) On conservait quelques-unes de ces images un peu grossièrement coloriées par la sainte.

ieu de douter de la vérité de cette grâce, malgré la crainte que j'ai toujours eue de me tromper en tout ce que je dis sur ces matières. »

Ainsi Marie-Marguerite toute pleine de la réalité, de la vérité de ces visions, rapporte les paroles, le dialogue, mot à mot, de ses conversations, avec une fidélité de détail qui constate sa sincérité : « Voici comme il me semble que la chose se passa, continue-t-elle. Jésus me dit : « Mon divin Cœur est si rempli d'amour pour les hommes, et pour toi en particulier, que, ne pouvant plus contenir en lui-même les flammes de son ardente charité, il faut qu'il les répande par ton moyen et qu'il se manifeste à eux pour les enrichir de trésors; ils contiennent les grâces de sanctification et de salut nécessaires pour les tirer de l'abîme de perdition. Je t'ai choisie, nonobstant ton indignité et ton ignorance (1), pour l'accomplissement de ce grand dessein, afin qu'il paraisse mieux que tout soit fait par moi. » Après ces paroles, il me demanda mon cœur; je le suppliai de le prendre, ce qu'il fit et le mit

(1) Copie fidèle d'un manuscrit écrit de la main de la sainte.

dans son sein adorable, où il me le fit voir comme un petit atôme qui se consumait dans cette ardente fournaise (1). Ensuite, l'en retirant comme une flamme ardente en forme de cœur, il le remit dans le lieu où il l'avait pris, en me disant : « Voilà ma bien-aimée un précieux gage de mon amour; j'ai enfermé dans ton côté une petite étincelle des plus vives flammes de cet amour, pour te servir de cœur et pour te consumer jusqu'au dernier moment de ta vie. Son ardeur ne s'éteindra point et tu ne pourras y trouver de rafraîchissement que quelque peu dans la saignée; encore ce remède t'apportera-t-il plus d'humiliation et de souffrance que de soulagement. C'est pourquoi je veux que tu la demandes simplement, tant pour pratiquer ce qui est prescrit par la règle, que pour te donner la consolation de répandre ton sang sur la croix des humiliations. Enfin, pour te laisser une marque que la grâce que je te viens de faire n'est point une imagination, et qu'elle doit être le fondement de toutes celles que je veux encore te faire, quoique j'aie refermé ton côté, la douleur pourtant t'en restera toujours.

(1) Ce langage poétique est un peu la manière de saint François d'Assise.

Tu n'as pris jusqu'à présent que le nom de mon esclave, je te donne à cette heure celui de disciple bien-aimée de mon sacré Cœur (1). »

Dans ces paroles se trouvait l'origine tout entière de la fondation du Sacré-Cœur : il est impossible de raconter avec de plus tendres couleurs, l'histoire d'un culte d'amour et de prière ; cet échange de cœurs entre Jésus-Christ et la pieuse vierge, cette pureté de fiancée dans un mariage mystique, a été chanté par Marie-Marguerite, car l'enthousiasme rend poëte : « Cœur de Jésus, Cœur à jamais aimant, toujours digne d'être adoré, bénis ma prière qui s'élance vers toi ; tu es la bonté du jour (2), le seul bien que j'aime et mon unique bonheur ; écoute ma voix pour louer ta puissance, tes charmes, tes attraits, ta clémence, ton tendre amour et tes bienfaits. O doux Jésus ! tu suivis avec une tendre sollicitude la brebis infidèle, tu reçois dans tes bras un fils ingrat : tu as fait à ton Cœur une fidèle amante, de la femme qui vient déposer à tes pieds ses

(1) Cette douleur, sainte Marie-Marguerite ne cessait de la ressentir, comme les stigmates de saint François d'Assise ne cessaient de répandre du sang.

(2) Ce cantique est dans les Pères Croiset et Colombière.

pleurs et ses regrets; que ce Cœur, caché dans nos lieux saints, reçoive nos hommages, notre encens et nos vœux; qu'il règne après les siècles éternels et que nos âmes soient pour lui ses sanctuaires : Cœur de Jésus, toute ma gloire, mon amour, ma force, ma victoire, mon trésor, ma fin, ma récompense, mon seul partage! »

Cet enthousiasme se reflète dans toutes les cérémonies : les autels consacrés au Cœur de Jésus sont parés de tentures rouges sous l'éclat de mille bougies; l'image du Sauveur, placée au fond du sanctuaire, semble se détacher pour venir à vous; son regard vous entoure de sa miséricorde, il appelle à lui le pécheur endurci; il lui dit : « j'ai souffert pour toi, je t'ai racheté, prie! et le ciel est à toi. »

Le Sauveur récompensa tant d'amour de Marie-Marguerite par les dons particuliers qu'il réserve à ses élus; un vieil historien dit : « Marie eut des visions, des extases, des révélations; elle fit des miracles (1). Une religieuse étant tombée en léthargie, Marguerite obtint de Dieu de suspendre la mort jusqu'à ce qu'elle s'approchât des sacrements, et aussitôt

(1) Languet. Ces miracles ont été depuis admis par la bulle de canonisation.

qu'elle les eût reçus, la religieuse mourut. Les austérités et les mortifications étaient des plaisirs pour la sœur Marie-Marguerite ; elle grava même sur son sein, avec un canif, le nom de Jésus en gros caractères ; elle prédit la mort du Père La Colombière, Jésuite missionnaire, qui avait été son directeur, puis son disciple. »

Ces faits merveilleux n'étonnent pas les âmes croyantes; elles sont le coloris de la vie de l'homme ; la foi c'est la force, la joie, la fleur qui brille : détruire une croyance c'est affaiblir les félicités de l'âme, ternir le ciel bleu de notre existence. Avec l'ordre toujours matériel, on tue le bonheur : le fumier reste, la rose se flétrit. Vous qui avez la croyance, défendez-la comme votre seul bien et la jeunesse de votre âme; l'existence de l'homme n'est supérieure que par les miracles du génie qui vient de Dieu : la foi multiplie les couleurs sur la palette de l'artiste et fait vibrer la harpe du poëte ; la foi mène le soldat à la gloire et inspire les beaux dévouements à la patrie ; l'amour païen même était aveugle, et Lucrèce en lui enlevant ce bandeau, en disant : « la vertu est un mot, Dieu une chimère, la foudre un hasard, la colère du ciel impuissante, la

religion est la source des crimes, » (1) prépara la décadence du vieux monde.

Le miracle chrétien a ceci de particulièrement sublime qu'il est destiné à grandir les vertus morales, l'amour de l'humanité. Marie Al-Coq l'amante passionnée de Jésus-Christ, n'eut pas d'autres pensées jusqu'à sa mort que de régulariser l'adoration du sacré Cœur, la source de l'humanité; elle groupa une congrégation exclusivement consacrée à ce culte d'amour tendre et de miséricorde infinie; la règle de laVisitation s'harmoniait parfaitement avec l'adoration du mystère le plus parfait, le plus ascétique; sa fondatrice, sainte Françoise de Chantal elle-même, en établissant l'Ordre de la Visitation, n'avait fait que perfectionner les règles des Augustines (2). Le commencement du dix-septième siècle vit toutes ces transformations; les monastères des Ursulines, des Visitandines, des Carmélites se purifient et grandissent: les femmes ne voulaient plus d'un monde plein de déceptions; Anne d'Autriche si pieuse, si dévouée aux fondations religieuses, fut comme une carmélite sur le trône. La société

(1) Lucrèce a été admirablement réfuté par le cardinal de Polignac.

(2) Voyez mon livre sur *Sainte Françoise de Chantal.*

était fatiguée de la Fronde; il y avait des douleurs, des plaies à guérir, des ambitions déçues, des exils, et les femmes les plus élevées se vouaient à l'éducation, aux malades, aux souffreteux : des grandes agitations publiques sortent les sacrifices. Si les sociétés remuées par les révolutions, produisent des crimes funestes, il en naît aussi des vertus épurées et des abnégations sublimes (1).

Il faut remarquer que la bienheureuse Marie Al-Coq conserve à son institut le caractère de l'ordre de la Visitation, consacré à l'éducation des jeunes filles. Elle ouvre ses bras à l'innocence; elle l'entraîne à mettre son espoir dans le Cœur de Jésus : l'amour est l'âme du monde, il règne même sur les sens; il faut lui donner une destination sainte; aimer le Cœur de Jésus-Christ c'était préparer le mariage, chaste, mystique avec le Sauveur, union tant célébrée par sainte Térèse. Ce fut pour attester cet immense amour qu'elle portait à Jésus-Christ que Marie Al-Coq grava un cœur enflammé sur son sein en image sanglante : le grand amour crée le dédain des souffrances; on jeûne, on se ma-

(1) Ce fut après la Fronde que les fondations religieuses se multiplièrent en France, ainsi que je l'ai dit dans mon travail sur *Marie de Médicis et Anne d'Autriche.*

cère avec joie : n'avons-nous pas tous nos stigmates profonds? le poinçon qui pénètre dans la chair est moins douloureux souvent que la passion violente qui nous déchire de ses pointes aiguës. Les vieux légionnaires de Rome s'incrustaient sur la poitrine l'image de l'Empereur; ils baisaient avec transport les cicatrices de leurs bras; le gladiateur saluait César avant de mourir dans le cirque (1). Ceux qui ne savent pas souffrir, ne savent pas aimer; la souffrance est toujours soumise à la volonté du sacrifice : si le pli d'une rose blessait le sybarite, l'huile bouillante, le fer tranchant, ou la dent du léopard ou du tigre n'arrachaient pas une plainte aux vierges et aux martyrs. Les âmes exaltées se ressemblent par ce côté; il n'y a donc rien de surprenant que sainte Françoise de Chantal, comme sainte Marie-Marguerite Al-Coq, aient gravé le cœur de Jésus sur leur chair, comme symbole mystique du mariage de l'âme.

L'expression de cette tendresse puissante, solitaire, sainte Marie Al-Coq voulut la communiquer à ses douces sœurs en Jésus-Christ et il faut lire dans ses *Mémoires* les moyens simples, naïfs qu'elle employa pour arriver à ses fins.

(1) *Ave Cæsar, morituri te salutant.*

« Je ne trouvais encore (1) aucun moyen de faire éclore la dévotion du sacré Cœur de Jésus, qui était tout ce que je désirais. Voici la première occasion que sa bonté me fournit. La fête de la sainte Marguerite, ma patronne, s'étant trouvée un vendredi, je priai nos sœurs novices, dont j'avais soin pour lors, que tous les petits honneurs qu'elles avaient dessein de me rendre ce jour-là, elles les rendissent au sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ; ce qu'elles acceptèrent de bon cœur. Elles firent donc un petit autel sur lequel elles mirent une petite image de papier crayonnée avec une plume, à laquelle nous tâchâmes de rendre tous les hommages que ce divin Cœur nous suggéra. Cela m'attira et à elles aussi beaucoup d'humiliations, de contradictions et de mortifications. On m'accusait de vouloir introduire une dévotion nouvelle (2). Ces souffrances me consolaient d'une part, mais je craignais infiniment, de l'autre, que ce divin Cœur ne fût deshonoré. L'on me défendit de ne plus mettre aucune image de ce sacré Cœur en évidence et on me

(1) Dans le Père La Colombière.

(2) On voit que l'objection des Jansénistes n'est pas seulement de ce siècle ; elle date de l'époque de la fondation, qu'on accusait d'idolâtrie.

dit que tout ce qu'on me pouvait permettre, c'était de lui rendre quelques honneurs en secret. »

Au dix-septième siècle, un certain nombre d'ordres monastiques étaient opposés à l'introduction dans l'Église de rites nouveaux et surtout des images alors si vivement attaquées par la réformation. Il en était résulté une sorte de paresse dans les âmes : on voulait une adoration stationnaire, des rites acceptés, sans innovation ni progrès; chaque ordre avait ses traditions, ses cérémonies, ses prières; toute ardeur trop active était importune; pour eux l'Église était un vieil édifice : remuer pouvait la mettre en péril. Cette opposition endormie ne décourageait pas la piété profonde de Marie Al-Coq : « Je ne lisais guère, dit-elle, d'autres livres que la *Vie des Saints*. En ouvrant le livre je disais : « Il me faut chercher une vie de sainte plus aisée à imiter, afin que je puisse faire comme elle? » Je demandais à Dieu de m'enseigner ce qu'il voulait que je fisse pour l'aimer. Il le fit en cette manière; il me donna un si grand amour pour les pauvres, que j'aurais souhaité de n'avoir plus d'autres conversations. Il imprimait en moi une si tendre compassion de leurs misères, que, s'il avait été en mon pouvoir, je

ne me serais rien laissé. Lorsque j'avais de l'argent, je le donnais à des pauvres pour les engager à venir auprès de moi, afin de leur apprendre le catéchisme et à prier Dieu. Je me servais pour cela d'une grande chambre d'où l'on venait nous chasser quelquefois. J'étais fort mortifiée lorsqu'on s'apercevait de ce que je faisais. »

Dans cette solitude du bien, dans cet isolement de sa charité, Marie-Marguerite était incessamment soutenue par la présence de Jésus-Christ : elle en avait besoin. « J'étais naturellement portée à l'amour du plaisir et aux divertissements ; je n'en pouvais goûter aucun, quoique souvent je fisse ce que je pouvais pour en chercher : la vue de mon Sauveur qui se présentait à moi dans l'état de flagellation m'empêchait bien d'en jouir (1). Car il me faisait ce reproche qui me perçait jusqu'au cœur : « Voudrais-tu bien prendre ce plaisir, et moi je n'en ai jamais pris aucun? Je me suis livré à toute sorte d'amertume pour gagner ton cœur et tu voudrais encore me le disputer ! » Cela

(1) Ce dialogue avec Notre-Seigneur Jésus-Christ relève incessamment les écrits de sainte Marie Al-Coq ; c'est ce qu'on rencontre surtout dans le *Mémoire* écrit de sa main.

me faisait de grandes impressions sur mon âme; mais j'avoue que je répondais bien mal à toutes ces grâces. Un jour que j'étais dans un abîme d'étonnement de ce que tant de défauts et d'infidélités que je voyais en moi n'étaient pas capables de le rebuter, il me fit cette réponse : « C'est que j'ai envie de faire de toi comme un composé de mon amour et de mes miséricordes. » Et une autre fois il me dit : « Je t'ai choisie pour mon épouse et nous nous sommes promis fidélité, lorsque tu m'as fait vœu de chasteté. C'est moi qui te pressais de faire ce vœu avant que le monde eût aucune part dans ton cœur, parce que je voulais ce cœur tout pur, sans qu'il fût souillé des affections terrestres; et afin de me le conserver dans cet état, je préservais ta volonté de la malice qui aurait pu le corrompre. Ensuite je te remis aux soins de ma sainte Mère, afin qu'elle te façonnât selon mes desseins (1). » Comme je n'estimais que ce qui était par obéissance, je me plaignais un jour à mon Divin Maître, dans la crainte que ce que je faisais ne lui fût pas agréable, à cause de ma propre volonté qui s'y trouvait et

(1) Ici était le double culte du Cœur de Jésus et de Marie, comme le fait observer le Père La Colombière.

en particulier dans les mortifications qui étaient mon choix : « Hélas ! mon Seigneur, lui disais-je, donnez-moi quelqu'un pour me conduire à vous. — Ne te suffis-je pas? me répondit-il; que crains-tu? Un enfant aussi chéri que toi peut-il périr entre les bras d'un père qui est tout-puissant? »

Dans ce dialogue de Marie-Marguerite, Jésus est en communication immédiate avec la sainte dans une extase continue; il la conseille, l'encourage, l'élève jusqu'à lui; Marie-Marguerite recueille ses paroles, ses encouragements; elle les rapporte, dans ses écrits, sous sa céleste dictée. Et qu'on ne nie pas ces divines communications; le Seigneur s'est toujours révélé : n'a-t-il pas dit à Moïse : « Je suis le Seigneur ton Dieu. » Aux sceptiques nous répondrons par les témoignages mêmes de l'antiquité païenne : Pythagore adorait la voix de l'écho, Platon écoutait l'esprit, Socrate le démon qui l'inspirait : les Césars avaient leur divinité familière; les héros d'Homère étaient en communication directe avec les divinités de l'Olympe : le seul Ajax, le contempteur des dieux et des hommes, était comme le maudit dans l'*Iliade*.

III

PARALLÈLE ENTRE SAINTE TÉRÈSE ET SAINTE MARGUERITE AL-COQ. — LE MYSTICISME ET L'ASCETISME. — LA FIN DE SA VIE. — SES ŒUVRES ET CORRESPONDANCES. — INSTITUTION PONTIFICALE DU SACRÉ-CŒUR.

Il est impossible, quand on écrit la vie de Marie-Marguerite, de ne pas trouver une certaine ressemblance avec sainte Térèse. Ces deux vies se rapprochent dans leurs actes et leurs écrits! Et cependant il existe des nuances dans l'éducation et l'esprit des deux saintes. Térèse, de race espagnole, avait été élevée dans les plaisirs du monde, au milieu de la galanterie castillane, des distractions de la toilette, et des assemblées de cavaliers; à Séville, à Tolède, elle avait écouté les propos d'amour sous les balcons, au son de la mandoline. Ce n'était qu'à la suite d'une longue lutte, avec son énergique persévérance, qu'elle s'était consacrée au Seigneur; quelquefois même elle regrettait le

passé, tant le monde avait laissé sur elle de profondes empreintes. On voit que dans sa première vie au couvent, elle se laissa entraîner à la causerie d'amis et d'amies, au plaisir des visites, de la conversation charmante, et ce n'est que par un suprême effort qu'elle arrive à l'état de perfection qui la détache tout à fait de la terre (1).

Marie-Marguerite, au contraire, appartenait à une famille calme, modeste, tranquille, dévouée aux fonctions municipales dans le Mâconnais, pays au tiède soleil, aux brouillards épais de la Saône; elle n'avait jamais vécu sous le ciel des Castilles, au milieu d'une société galante, spirituelle. Du berceau, elle était arrivée tout d'un coup à la vie dévote, sans transition; le monde était pour elle un ouï-dire, le bruit d'un écho lointain; si quelquefois son imagination était entraînée vers les distractions, tout aussitôt elle s'absorbait en Dieu. Sainte Marie-Marguerite est une ascète; sainte Térèse une mystique (2), ce qu'il faut bien distinguer:

(1) Voir ses confessions dans mon livre sur *sainte Térèse.*

(2) Cette distinction entre l'ascète et le mystique a été faite avec de vives couleurs par *saint Clément d'Alexandrie.*

l'ascétisme est une abdication si complète, si absolue de la chair que la macération est une joie, la douleur une fête; le corps ne souffre pas; la faim, la soif lui sont inconnues; l'absinthe a le même goût que le miel. Le mysticisme est un état de l'âme rêveuse, qui s'illumine devant des horizons immenses où Dieu, le paradis et les saints apparaissent comme dans un grand drame de la vie; c'est sous ces inspirations que les livres mystiques de sainte Térèse sont écrits; il y a plus d'ascétisme dans ceux de Marie-Marguerite. Elle n'a pas de volonté à elle, elle s'abdique en Dieu; elle ne se rend pas même compte de ses sensations : « Après prime, on me pria de rendre compte de mon oraison, ou plutôt de celle que mon Souverain Maître faisait en moi. En tout cela je n'avais d'autre vue que d'obéir; je sentais intérieurement un plaisir extrême, quelque peine qu'en souffrît mon corps : dans la joie qui me transportait je chantai (1) :

Plus l'on contredit mon amour,
Plus cet unique bien m'enflamme,
Que l'on m'afflige nuit et jour
On ne peut l'ôter à mon âme :

(1) Copié par le Père Croiset sur les *Mémoires* de la sainte.

Plus je souffrirai de douleur,
Plus je m'unirai à son cœur.

L'enthousiasme rendait poëte Marguerite-Marie; cette langue imagée semblait plus noble pour rendre sa pensée: « Ce Dieu saint, continue-t-elle, découvrait des défauts en ce qui me semblait le plus pur, le plus parfait. Il me donna à le connaître particulièrement un jour de Toussaint, car ces paroles me furent dites intelligiblement :

Rien de souillé dans l'innocence,
Rien ne se perd dans la puissance,
Rien ne passe en ce beau séjour,
Tout s'y consomme dans l'amour.
C'est en vain que ton cœur soupire;
Pour y entrer comme tu crois,
Il ne faut pas qu'on y aspire
Que par le chemin de la Croix (1).

Cette poésie de l'ascétisme, de la macération s'élève quelquefois jusqu'au génie de sainte Térèse. Le cantique de Marie-Marguerite sur le Saint-Sacrement a quelques éclairs de l'ardente poésie de la jeune Castillane; il y règne une exaltation d'amour saint et chaste. Le culte du

(1) C'est seulement au seizième siècle que furent institués dans chaque Église les chemins de la Croix divisés par stations.

Saint-Sacrement, depuis la bienheureuse Julienne, sa fondatrice, exalté par Saint-Thomas-d'Aquin, chanté dans des hymnes magnifiques, tenait une grande place dans l'Église : on bénissait les peuples avec l'ostensoir d'or à rayons éblouissants ; on le portait processionnellement à travers les flots de la multitude ; l'encens brûlait dans les encensoirs ; on jetait des fleurs effeuillées sur les pas des prêtres, au bruit des cantiques : agenouillée devant le Saint-Sacrement, Marie-Marguerite chantait la grandeur de la sainte Eucharistie ; elle y avait retrouvé son trésor : « A l'ombre de cette Hostie, Jésus avait blessé sa pauvre âme ; elle donnerait cent fois la vie pour posséder ce cœur qu'elle aimait : pourquoi le Seigneur lui cachait-il sa face, puisqu'elle ne voulait plus que Lui et qu'il pouvait lui demander tous les sacrifices (1) :

Coupez, brûlez, c'est ce que j'aime,
L'amour allége mon tourment ;
. . . .
Je suis une biche harassée (2)
Qui cherche l'eau avec ardeur ;
La main du chasseur m'a blessée,
Son dard a percé jusqu'au cœur.

(1) *Cantique en l'honneur du Saint-Sacrement.* C'est une paraphrase du *Tantum ergo Sacramentum.*

(2) Poétique et charmante comparaison.

Souffrir, aimer, c'est mon délice,
Je ne veux point d'autre plaisir ;
Le plaisir même est un supplice
Et la souffrance est mon désir.
Je veux souffrir sans rien craindre,
Mépris, douleur, peine et travaux :
Quand on aime, peut-on se plaindre?
L'amour adoucit tous les maux.
Perdez-moi en vous, ô ma source !
Comme une goutte d'eau dans la mer.
Aimer, mourir est ma ressource,
Car tout le reste m'est amer.

Ainsi l'amour que le monde applique aux choses matérielles n'est, dans Marie-Marguerite, comme dans l'âme de sainte Térèse, qu'une absorption dans le cœur de Jésus, qu'une aspiration à la vie éternelle; cette ivresse, cette folie de tendresse, comme le dit saint Chrysostôme, se manifeste sur la terre par la charité : aimer, souffrir, mourir, telle est la trilogie de la vierge chrétienne; la vie vient de Jésus-Christ pour retourner à lui pure de tout contact terrestre.

Pour diriger cette piété ardente, j'ai presque dit échevelée, comme les saintes femmes au pied de la croix, Marie-Marguerite continuait d'obéir à la direction d'un esprit supérieur, le Père La Colombière. D'une vie pure, d'une volonté hardie, un des athlètes courageux dans la lutte que le catholicisme avait sou-

tenue en Angleterre contre la réformation, sous le règne de Charles II, le Père La Colombière forcé de quitter Londres, vint se retirer à Paray-le-Monial, où vivait alors religieusement Marie-Marguerite. Participant à toutes ses pensées, dirigeant, dictant même quelques-unes de ses œuvres, il devint un des plus fervents promoteurs de la fête du Sacré-Cœur de Jésus, dont il rédigea l'office avec ce soin, cette pieuse attention que la Compagnie de Jésus apporte dans toutes les fondations rituelles; on croit même que le Père La Colombière est le véritable auteur de la vie de sainte Marie Al-Coq (1), publiée par Languet.

La meilleure édition de ce livre, si plein d'une foi si colorée, a été publiée par le Père Croiset (2). Les Jésuites avaient deux ten-

(1) Le Père La Colombière mourut avec la réputation d'un saint, le 15 février 1682 : il a publié des *Retraites spirituelles*, Lyon 1725. Il était professeur de rhétorique et ses sermons sont pleins de savoir et d'éloquence.

(2) Le Père Croiset : *Vie de la bienheureuse Marie-Marguerite*. Le Père Jean Croiset, né à Marseille en 1660, était un esprit modeste et fort érudit, un des grands maîtres de la vie spirituelle. Il a beaucoup écrit, son principal ouvrage est *l'Année Chrétienne*, 18 vol. in-12. *Parallèle de la Vie du siècle et de la Moral de Jésus-Christ*, 2 vol. in-12.

dances : l'une d'activité, parce qu'on ne conduit une génération qu'en se mêlant à elle, dans la vie du monde; l'autre de méditation, de prières et d'extase, qui épurait, préparait, inspirait. Le Père Croiset avait deviné la haute portée de l'Œuvre de la sœur Marie Al-Coq, et la force qu'aurait sur la destinée d'une religion d'amour, le culte public du Cœur de Jésus. L'Ordre tout entier des Jésuites se voua désormais au triomphe de cette belle idée et à en régulariser les rites. Sa grande force, saint Ignace Loyola ne l'avait-il pas puisée dans la méditation et l'extase, situation de l'âme détachée de toute sensation extérieure? Il y a toujours tendance chez l'homme à s'affranchir des tristes réalités; la méditation elle-même n'est qu'une manière de s'absorber dans certaines pensées suprêmes pour arriver à la connaissance de la vérité. Ainsi l'avait enseigné l'antique école de Pythagore, Socrate et Platon.

Indépendamment de son livre sur le sacré Cœur de Jésus, Marie Al-Coq écrivait beaucoup. Sa correspondance, respire le même esprit que ses livres ; elle est tout entière consacrée à dire l'état de son âme, les félicités infinies qu'elle éprouve, les grâces que Jésus-Christ verse sur elle par sa présence. « Ma très-honorée Mère,

écrivait-elle à une supérieure de son Ordre, ce n'était pas sans mortification, ni par un défaut d'amitié que je me voulais priver de la douce consolation de vous écrire et de vous dire que je serai toujours la même en estime pour votre charité, puisque, comme vous le savez bien, notre bon Maître a uni mon cœur si étroitement avec le vôtre, que je ne crains point qu'il en soit séparé, et comme je n'ai point de termes pour vous exprimer la reconnaissance que j'ai à vos bontés maternelles, il me suffira de vous dire que j'en conserverai un éternel souvenir devant Notre-Seigneur. Je le supplie de vous faire part de ses plus précieuses grâces et amoureuses caresses, dans cette aimable solitude dont je partage les délices avec vous. Mais pour vous dire un mot de celles dont sa bonté me gratifie pour le présent, je ne le peux exprimer qu'en vous disant qu'il me semble être une croix au corps et à l'esprit, sans que je puisse m'en plaindre ni désirer de consolation autre que celle de n'en avoir jamais en ce monde et de vivre toute cachée dans Jésus-Christ crucifié, inconnue dans ma souffrance, afin qu'aucune créature n'ait compassion et souvenir de moi, que pour augmenter mes tourments. Je me flatte encore dans la pensée que vous prenez trop de part dans mes inté-

rêts pour ne vous en pas réjouir et en remercier notre Seigneur Dieu, qui n'a rien de plus précieux après lui que son amour et sa croix (1). Ne vous pressez pas de me répondre; de quelque manière que vous en usiez, je ne douterai de votre affection pour celle qui sera pour le temps et l'éternité en l'amour du sacré Cœur. »

Cette précieuse correspondance, Marie-Marguerite la continue avec sa modestie accoutumée; elle ne veut pas qu'on s'occupe d'elle, qu'on se détourne, qu'on se dérange d'un devoir pour lui répondre; la passion qui l'absorbe c'est le culte du sacré Cœur : qu'il grandisse et sa vocation sur la terre sera tout accomplie !

« Quelle joie pour mon âme, ma chère Mère, écrit-elle à la Supérieure de la Visitation d'Auxonne, lorsque j'apprends l'accroissement de la dévotion du sacré Cœur de notre aimable Sauveur. Il n'y a rien que je ne voulusse faire et souffrir pour cela, mais à condition que je serais toute cachée et anéantie dans ce divin Cœur, car lorsque il me faut être vue et connue des créatures, ce m'est toujours une nouvelle mort, et c'est pire que jamais; plus je veux m'en-

(1) Lettre à la Mère Françoise de Laumaise, supérieure du monastère de Moulins, 1678.

foncer et cacher dans mon néant pour vivre dans cet abîme tout à fait inconnu au monde, plus il me suscite de nouvelles connaissances. Mais hélas! (1) comment ai-je fait pour tromper ainsi des créatures? Je ne trouve point de plus rude croix, et si Notre-Seigneur, par sa douce bonté, ne m'aidait en m'accordant ce qui m'est justement dû, qui est les humiliations et contradictions, je me désolerais. Continuez de prier pour moi le Seigneur, et soyez persuadée que je ne perdrai jamais le souvenir de tout ce que je vous dois (2). »

Cette lettre respire le culte de la piété solitaire, modeste, absorbée en elle-même, qui ne voit rien en dehors d'une enthousiaste adoration pour le Cœur de Jésus. Le Seigneur est en elle, elle le fait parler; elle veut révéler ce divin Cœur à tous; en son nom seul elle impose ses commandements. « Jésus-Christ désire, écrit-elle à une supérieure, qu'il y en ait une chez vous qui lui rende le même service (l'adoration perpétuelle), mais il veut qu'elle

(1) Ces lettres admirables ont été commentées par le Père Croiset, qui écrivait alors une autre vie d'une pieuse mère : *Marie-Magdeleine de la Trinité, fondatrice de l'ordre de la Miséricorde*, Paris 1696, in-12.

(2) Lettre à la Mère Péronne-Rosalie Greffier, supérieure du monastère de Semur en Auxois.

soit tirée au sort, disant que bienheureuse sera celle sur qui le sort tombera, car il sera de même son médiateur; vous pourrez la changer tous les ans. De plus, il demande encore qu'une autre soit particulièrement chargée de demander très-humblement pardon à Dieu de toutes les injures qui lui sont faites au Saint-Sacrement de l'autel (1), et celle-là se pourra confier humblement qu'elle obtiendra grâce et pardon pour elle. Vous la changerez tous les ans, de même que la précédente, et pour vous, votre office sera d'offrir à cet adorable Cœur tout ce qui se fera de bien à son honneur et cela selon ses desseins. Il veut que je vous dise que votre communauté a tellement gagné son amitié en lui rendant ses premiers devoirs, qu'elle s'est rendue un objet de ses complaisances, et ne veut plus que priant pour elle je la nomme autrement que la communauté bien-aimée de son Cœur, lequel prend tant de plaisir à l'honneur qu'il en reçoit, que cela lui fait oublier toutes les amertumes qui lui viennent d'ailleurs. »

La Supérieure à laquelle Marie-Marguerite Al-Coq adresse cette lettre, est une élue entre toutes, et la sainte continue à lui parler au nom

(1) Premier acte de l'adoration perpétuelle.

de Jésus-Christ : « Il m'a encore été montré un trésor de grâce et de salut pour elle, à cause du grand plaisir que Notre-Seigneur Jésus-Christ prend à l'honneur qu'on rend chez vous à son sacré Cœur; mais je ne crois pas à vous parler simplement, que ces grâces et bénédictions qu'il vous promet consistent en l'abondance des choses temporelles, car il dit que cette abondance nous appauvrit de sa grâce et de son amour, de quoi (1) il veut enrichir vos âmes et vos cœurs. Voilà, ma chère Mère, tout ce que je puis vous dire pour le présent, en vous assurant que je serai toujours toute à vous dans le sacré Cœur de Jésus, de quelque manière qu'il vous inspire d'en user à mon égard de même qu'après notre très-honorée Mère, Marie-Christine Melin, pour laquelle je puis vous assurer avoir tout le respect, l'estime et la confiance qu'on peut avoir pour une aussi bonne et charitable Mère qu'elle est. J'expérimente continuellement son soin et ses bontés à mon égard; tout ce dont j'aurais sujet de me plaindre, c'est de sa charité, ne me voulant pas croire aussi méchante qu'en effet je le suis, toujours infirme

(1) Sainte Marie-Marguerite veut détourner les couvents de la tendance à accepter des legs et des donations pieuses.

et languissante comme à l'ordinaire et toujours toute à vous dans le Cœur adorable de notre divin Maître. »

Ce que la modeste Marie-Marguerite désire surtout, c'est qu'on ne s'occupe jamais d'elle, c'est qu'on ne fasse aucun bruit autour de sa vie; simple violette, elle se cache à tous les regards. Dans la vie du monde, tant d'existences aiment à se montrer, à paraître, à se produire vaniteusement qu'on peut bien admirer ce petit chagrin de la renommée qui vient à ses vertus malgré elle; si elle sort de cette solitude morale, de cette retraite qu'elle s'est faite, c'est pour conseiller les âmes faibles et tentées. Son frère est prêtre et dirige la cure du lieu de sa naissance (1) : elle lui écrit avec cet amour discret qui ne place les affections terrestres qu'au-dessous de l'amour immense du Sauveur : « Ce m'est une douce consolation, mon cher frère, de ce que la bonté du sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ daigne bien accorder sa volonté avec celle que nous avions de vous garder encore un peu ici-bas, dans ce lieu de misères et de larmes, où il faut confesser

(1) Lettre à Monsieur son frère, curé de Bois-Sainte-Marie.

avec l'Apôtre que tout est vanité et affliction d'esprit, hors d'aimer et de servir Dieu seul. C'est ce que je lui ai promis que vous feriez s'il vous laissait encore quelque temps à vivre, car, voyez-vous, mon cher frère (1), j'ai bien fait des promesses au sacré Cœur de Notre-Seigneur pour la pouvoir obtenir, croyant que vous ne me démentiriez pas et que vous les effectuerez, car Dieu ne peut être moqué. Voici donc simplement à quoi je vous ai obligé, suivant la liberté que vous m'en donnez par la vôtre et pour accomplir ce que je crois que Notre-Seigneur veut de vous, sur l'assurance de quelque personne fort gratifiée des dons de Dieu, et qui vous affectionne beaucoup. Demandant donc à Notre-Seigneur de vous donner encore quelques années de vie, si c'était sa volonté, pour pouvoir effectuer les bons désirs qu'il vous donne d'être à lui en lui consacrant tous les moments de votre vie, en ne vous employant plus qu'à son service, selon la pureté et sainteté que demande votre ministère (2). Il sembla à cette

(1) La vie du prêtre ne lui semble pas suffisamment ascétique et détachée du monde.

(2) Il ne faut pas prendre à la lettre ce que dit la sainte des mœurs de son frère; c'était un prêtre vertueux, très-attaché à ses devoirs, seulement la sainte lui demande une vertu particulière, l'abnégation absolue du monde.

personne qu'on lui répondit : Oui, je te l'accorde, à cette condition que tu me proposes, et je voudrais en faire un saint s'il voulait correspondre avec mes desseins et aux grâces que je lui ferai pour cela, mais il faut absolument retrancher trois choses : La première, l'attache aux choses terrestres et surtout l'amour sensuel du plaisir des sens, où est compris le jeu. La seconde, retrancher toute superfluité aux habits et en tout ce qui regarde votre personne, et s'il y a quelques épargnes, les donner aux pauvres. En troisième lieu, ne vous mêlez des choses du monde le moins que vous pourrez, ne vous laissant aller à aucune promptitude volontaire. Tout cela a été promis au sacré Cœur de Jésus-Christ pour vous, au cas que vous y vouliez bien donner votre consentement et que vous consacriez tout à cet adorable Cœur, pour lui rendre et procurer tout l'amour, l'honneur et la gloire qui sera en votre pouvoir, tant par vous-même que par ceux qui seront à votre charge. Voilà, mon cher frère, votre engagement, sans ceux que j'ai faits de ma part, non-seulement pour demander à Notre-Seigneur votre santé, mais pour faire une année de pénitence pour vous, s'il vous avait retiré de cette vie sans avoir accompli celle que vous vous êtes proposé

de faire pendant votre maladie. Regardez jusqu'où va la sainte amitié d'union que le sacré Cœur de Jésus-Christ a fait de nos cœurs, puisque, oubliant les péchés d'une vie si criminelle que celle que j'ai toujours menée (1), je pensais à faire pénitence de vos péchés. Mais voyant la bonté de notre bon Maître, qui, sachant bien que j'en ai encore plus besoin que vous, vous a laissé pour m'aider à satisfaire pour les miens, qui sont si grands que je tremble en y pensant; mais j'espère tout du sacré Cœur. Enfin, soyons donc tout à Dieu, tout pour Dieu et tout en Dieu, et vous souvenez qu'il veut de vous une vie exemplaire, qui soit pure et tout angélique. Si, aujourd'hui nous entendons la voix du Seigneur, n'endurcissons pas nos cœurs, ne différons pas d'un moment à donner plein pouvoir à la grâce. Pardonnez, mon cher frère, si je vous dis tout cela, qui ne provient que d'un cœur qui vous aime et qui désire ardemment que vous soyez saint. C'est ce que je demande au sacré Cœur de Jésus pour qu'il vous consume des

(1) Le Père La Colombière fait justement observer qu'il ne faut pas interpréter cette expression dans le sens du monde. Les âmes saintes et justes considèrent souvent comme un crime, les actions les plus innocentes, quand elles ne sont pas toutes en Dieu.

plus vives flammes de son pur amour qui me rend toute à vous. »

Tout l'idéalisme religieux de Marie-Marguerite est donc dans le cœur de Jésus et la perfection qui en résulte; elle ne voit ni au delà, ni en deçà; il est la source souveraine d'où émane toute grâce, tout pardon, l'humanité, la charité. On n'obtient de grands résultats, en religion comme en politique, qu'avec une idée fixe, prédominante; on ne fonde qu'en vertu d'une seule pensée qui se répète et se révèle toujours sous la même forme. Il ne faut pas s'étonner du zèle, de l'ardeur de la sainte pour la propagation de son idée; elle y consacre sa vie souffreteuse, elle propage les monastères (1), on la trouve partout agenouillée, évoquant le sacré Cœur de Jésus comme le symbole de son amour et de la grâce de l'univers. « C'est ainsi qu'elle passe sa vie sans bruit, sans éclat, n'ayant que le seul désir qu'on ne parlât pas d'elle, en restant dans la solitude de son amour passionné pour le Cœur de Jésus, le respect, la dévotion au très-saint Sacrement de l'autel perpétuellement

(1) Il existait déjà plus de vingt monastères où le Cœur de Jésus était saintement adoré, à la mort de Marie-Marguerite : ils appartenaient presque tous à l'ordre de la Visitation.

adoré (1). » La plus grande force en ce monde n'est-ce pas une puissante conviction?

Nulle ride sur cette existence sereine, que le monde avait à peine touchée. Avertie de sa mort par une révélation particulière, elle expira, malgré l'avis contraire des médecins, toute seule, doucement, le 17 octobre 1690; presqu'aussitôt l'opinion se répandit qu'elle était sainte. Ce n'était encore qu'une de ces impressions populaires qui préparent le jugement réfléchi et suprême de la sainte Congrégation des Rites. La vie et la mort de Marie Al-Coq eurent l'honneur de vivement intéresser la reine Marie-Thérèse, femme si résignée de Louis XIV, la pieuse Espagnole, la dévote à sainte Térèse : par ses ordres, Jean-Joseph Languet, depuis évêque de Soissons, écrivit la vie de Marie-Marguerite, morte en odeur de sainteté (ainsi le dit son livre) (1). L'opinion des multitudes proclamait déjà ses miracles, son intercession merveilleuse auprès de Dieu. La Reine voulut que tout ce qu'avait écrit la

(1) *La Vie de la vénérable Mère Marie-Marguerite, religieuse de la Visitation, morte en odeur de sainteté en* 1690. Paris 1729, in-4°. Joseph Languet était le frère de Languet de Gergy, l'ingénieux curé de Saint-Sulpice, qui éleva l'église de ce nom avec les seules aumônes et les charités des fidèles.

pauvre religieuse fût également publié par Mgr Languet (1) : Cette génération pieuse préférait cette lecture aux légèretés littéraires de la Régence, aux poésies licencieuses, à ces couronnes de fleurs que Tertullien arrachait du front des chrétiens primitifs. Les œuvres ascétiques du dix-septième siècle et du commencement du dix-huitième sont innombrables et pleines de charmes mystiques ; elles traitaient de l'état des âmes, de la vanité des plaisirs, du vide et des égarements des passions humaines ; questions graves pour l'humanité. L'église catholique avait ses penseurs, ses poëtes, ses inspirés, comme l'ancienne Grèce avait eu ses mystagogues ; ils disaient : « que la matière n'était pastout en ce monde et qu'il restait à résoudre de grands problèmes dans l'ordre moral que l'homme avait intérêt à méditer. »

Les libres penseurs ont traité d'insensée et de paresseuse la vie ascétique détachée de toute sensation, de tout plaisir matériel, avec une seule pensée : l'absorption dans la prière et la méditation contemplative ; ils ont raillé les disciples de saint François d'Assise dans leur

(1) C'est la première édition qui a été donnée ; elle n'est pas complète.

vie spéculative et les saintes religieuses en extase devant le Seigneur (1). Je soutiens que cette vie a ses joies ineffables, ses satisfactions immenses. Un philosophe de l'antiquité, disciple des gymnosophistes voués à la vie contemplative, Porphyre se demande : à quoi sert à l'homme de s'agiter par l'ambition, l'amour, le désir, puisque cette agitation stérile aboutit inflexiblement à la mort. Évidemment la destinée de l'humanité n'est pas sur cette terre ; Dieu a mis dans l'esprit une tendance inévitable vers une vie immatérielle : ceux qui pensent et méditent cherchent à résoudre le problème de notre destinée. Vos fêtes, vos bals d'aujourd'hui se transformeront le lendemain en pompes funèbres ; vos bacchantes, dépouillées de leurs robes brillantes et couvertes d'un linceul, seront jetées dans la fosse commune, et leur corps sans voile, comme au temps de leurs licencieuses

(1) Gresset a même raillé dans *Vert-vert*, sainte Marie Al-Coq,

Ververt était un perroquet dévot,
Il disait bien son bénédicité,
Et notre mère et notre charité ;
Il savait même un peu de soliloque,
Et des traits fins de Marie Alacoque.

C'est avec ces puériles plaisanteries qu'on a détruit les ordres monastiques.

6

amours, sera la pâture des vers du sépulcre. Le journal de chaque matin vous apprend la mort d'une célébrité dont on parle un jour à peine; à quoi servent les gloires mondaines, les renommées, les génies, les agitations d'une vie accidentée, tourmentée par la maladie et les douleurs? la mort fauche toujours, impitoyable qu'elle est! le fils est enlevé à son royal père, la femme aimée à son époux; fourmis travailleuses, vous avez tant amassé dans vos greniers à la sueur de votre front, et la fatalité marche sur vous et vous écrase.

La vie d'extase, au contraire, a son ineffable bonheur; on la reproduit dans les chapelles sous les traits raphaéliques; le Christ tend les bras à tous, avec son divin sourire; son cœur est à nu, enflammé de charité et de miséricorde, car toutes les souffrances se résument en lui, le Sauveur du monde ; Marie également intercède pour nous pauvres pécheurs, « maintenant et à l'heure de notre mort (1) ; » n'avait-elle pas été la mère éprouvée par toutes les douleurs?

De ce nouvel emblème, le sacré Cœur de

(1) Le Cœur de Jésus et la Vierge Marie ont été le sujet de presque toutes les peintures des écoles italiennes et espagnoles des seizième et dix-septième siècles.

Jésus, naquirent une multitude de cérémonies belles et parées, les processions solennelles qui rivalisèrent avec la Fête-Dieu et du Saint-Sacrement. Dans les grandes calamités on invoqua le sacré Cœur de Jésus; on consacra un *ex-voto* de cœurs d'or, suspendu aux lampes des autels. Ce fut aussi au cœur de la Vierge, par une invocation naïve à sa protection, que fut institué le mois de Marie, fête des fleurs et de la renaissance. Les Jansénistes de Port-Royal pouvaient critiquer les extases de quelques saintes femmes, mais ces pieuses exaltées donnèrent au catholicisme cette couleur vive, croyante, qui crée ses fêtes, pare ses solennités, et les distingue des froides cérémonies du prêche dans la réformation. Marie-Marguerite voyait Jésus-Christ partout; éperdue, abîmée dans un saint respect, elle saluait la présence réelle dans le Saint-Sacrement de l'autel; l'Adoration perpétuelle fut une des idées de Marie-Marguerite : Jésus-Christ devait être honoré à chaque instant du jour et de la nuit dans le Saint-Sacrement de l'autel (1) :

(1) A Paris l'Adoration perpétuelle est en grande vénération. Chaque paroisse l'accomplit avec un zèle particulier.

Quel signe heureux, quel mystère ineffable
Vient appeler notre amour et nos vœux?

. . . .

C'est lui ; je sens, je reconnais ses feux :
Non de tes traits je ne puis me défendre,
Stigmate heureux que l'Auteur de la vie
Daigna laisser reposer sur mon cœur.
Il m'est offert ce bonheur tout divin.

. . . .

Ne puis-je, ô Dieu! reposer sur ton sein,
De mon amour t'y parler sans contrainte?
Cœur de Jésus, que ton amour immense
A mon respect ajoute chaque jour!

. . . .

Fais qu'abîmé, qu'embrasé tour à tour,
A tous les cœurs j'atteste ta présence (1).

Ces doux chants donnaient aux cérémonies de l'Église un parfum d'innocence et de candeur. Une histoire littéraire nous manque, c'est celle des hymnes et des cantiques si pleins de poésie. Notre éducation est un peu étrange : on nous fait admirer les chants d'Homère sur une mythologie vieillie et un Olympe décrépit ; on promène l'imagination de l'enfant sur des mythes voluptueux, les larcins de Vénus, les adultères de Jupiter, comme le dit Tertullien dans sa belle apologie ; des écoliers récitent les

(1) Jean de Santeuil, chanoine régulier de Sainte-Geneviève, est un des remarquables auteurs des hymnes de l'Église ; il naquit en 1630 ; Santeuil écrivait dans le latin le plus pur.

odes d'Horace, invoquant Bacchus couronné de lierre et les courtisanes avinées, au cri d'Évoé! Évoé! on étudie les *Métamorphoses* d'Ovide, les épithalames de Properce, les vers lascifs de Catulle à Lesbie, ou la fastidieuse Énéide ; et l'on dédaigne les hymnes de l'Église depuis saint Grégoire, saint Basile, saint Ambroise jusqu'au moderne Santeuil. Quoi de plus suave que les cantiques! quelle poésie plus douce, plus charmante!

D'un monde perfide et trompeur
Éloignez-vous, chère jeunesse,
S'il vous flatte, s'il vous caresse,
C'est pour séduire votre cœur.
Il faut prier
. . . .
. . . .
Qu'il daigne nous fortifier.
Il faut que notre âme attentive
Soit pure, fervente, plaintive,
Il faut prier.
Devant ton image chérie
Quand nous venons, chaque printemps,
Accueille toujours, ô Marie,
Les humbles voix de tes enfants (1).

Tandis qu'un beau concert célébrait le Cœur de Jésus qui avait tant aimé l'humanité,

(1) Ce doux recueil de cantiques est plein de beaux vers et de poésies ravissantes.

l'Église, pour donner à ce sentiment impérieux un caractère de chasteté céleste, proclamait de nouveau l'immaculée conception, en l'environnant d'un immense éclat. Cette sublime idée trouva quelques adversaires, surtout chez les Dominicains. Aucun ordre religieux assurément n'était plus savant, plus dévoué aux lois et aux triomphes de l'Église militante, que les enfants de saint Dominique; mais l'habitude de la discussion, le besoin d'agiter, de soulever les questions les plus difficiles, d'argumenter avec les lois sévères de la science, les jetaient quelquefois en dehors, au delà ou au deçà des dogmes. Il fallait pourtant leur reconnaître une vertu, l'obéissance; dès que l'Église eut prononcé par la voix du Souverain Pontife, les Dominicains cessèrent d'écrire contre l'immaculée conception.

Des adversaires plus redoutables encore aux deux adorations du Cœur de Jésus et de l'immaculée conception, furent les Jansénistes, secte remuante, processive, froidement opposée à tout ce qui parlait à l'imagination et au cœur (1). Pleins d'érudition sérieuse, de

(1) « Le Jansénisme n'était qu'une sorte de protestantisme poltron et n'osant s'avouer. » Ainsi parle M. de Maistre.

vertus personnelles, les Jansénistes n'étaient au fond que des calvinistes modifiés; ils traitaient presque d'idolâtrie, ces cultes du cœur, ces élancements de l'âme (1) : point de cérémonies populaires, ni de cantiques mélodieux; la prière silencieuse, individuelle, les autels chrétiens sans éclat, sans faste ; les sacrements, ce grand secours de l'âme, présentés comme une chose au-dessus des faiblesses humaines et dont on ne pouvait s'approcher que dans un état de grâce bien constaté ! sorte de pharisiens, ils interprétaient les textes des Écritures avec sévérité ; ils pardonnaient peu à eux-mêmes et aux autres. Tandis que les fervents catholiques proclamaient Marie conçue sans péché, les Jansénistes soutenaient qu'elle appartenait à la nature mortelle, à la chair et qu'elle ne s'était épurée que par sa vie divine ; les Jésuites entouraient d'une sainte adoration le Cœur de Jésus sur des autels brillants de lumières, et cette figure bénie se reflétait sur des estampes dorées ; les Jansénistes tapissaient leur sanctuaire de croix de bois noir et de

(1) Port-Royal était une école toute janséniste qui a trouvé parmi les libres penseurs des historiens enthousiastes.

Christs d'ivoire : Avec leur doctrine on n'eût jamais eu les *Vierges* de Raphaël et de Murillo, la *Descente de Croix* de Rubens et le *Jugement Dernier* de Michel-Ange.

IV

DÉVELOPPEMENT DE L'INSTITUTION DU SACRÉ-CŒUR. — BELZUNCE. — LA PESTE DE MARSEILLE. — LES VŒUX. — ATTAQUES DES PHILOSOPHES. — PROFANATIONS. — LE CŒUR INFAME DE MARAT.

Cette lutte entre les Révérends Pères Jésuites et les Jansénistes sur les deux ardentes adorations : le Cœur de Jésus et de la sainte Vierge, avait fait quelques impressions au milieu même du clergé séculier. Plusieurs diocèses n'acceptaient qu'avec des restrictions timides ces innovations dans le bréviaire et ils n'admirent les fêtes du Sacré-Cœur qu'après la bulle du pape Clément XI, qui l'avait consacrée (1). Il suffisait d'ailleurs que les Jésuites eussent recommandé l'institution avec enthou-

(1) Il faut rappeler que dans le dix-huitième siècle, quelques évêques avaient donné dans les erreurs du jansénisme.

siasme et favorisé son développement, pour qu'un certain nombre d'Ordres s'inquiétassent de ce triomphe.

A cette opposition était venue se mêler la magistrature parlementaire : si les supérieurs des corps religieux dans la hiérarchie ecclésiastique pouvaient prendre parti, en invoquant des objections plus ou moins légitimes, dans une question de rites, d'adoration ou de latrie, les parlementaires, corps au reste très-pieux, très-honorables, qu'avaient-ils à y faire? Cette confusion était sans justification possible : la juridiction épiscopale se permettait-elle jamais de décider les procès et de refuser l'enregistrement des édits? elle laissait cette prérogative aux Cours judiciaires! Cependant le parlement de Paris n'accepta qu'avec difficulté la bulle du Saint-Siége qui instituait le Sacré-Cœur, malgré les instances des reines Anne d'Autriche et Marie-Thérèse, qui ne cessaient de lui porter une dévotion particulière. Les Jésuites marchèrent devant eux sans fléchir, en proclamant partout le Cœur de Jésus secourable et bon : ils l'invoquaient surtout dans les plus grandes calamités, comme une source éternelle de miséricorde!

Au commencement du dix-huitième siècle

(1720), une terrible catastrophe éclata dans la Provence. François-Henri-Xavier de Castel-Moron de Belsunce appartenait par son éducation et ses idées à la Compagnie de Jésus (1) : grand-vicaire d'Agen d'abord, il avait été élevé à l'évêché de Marseille, ville pieuse, heureuse et riche. On avait remarqué sa dévotion ardente, sa charité immense. Marseille, comme Athènes, aimait les fêtes, les distractions à l'ombre des platanes et des figuiers dans ses bastides : la prospérité était partout, les navires remplissaient ses ports et chaque jour les vigies de Notre-Dame-de-la-Garde signalaient quelques nouveaux navires venus des escales du Levant avec de riches cargaisons.

Dans le printemps de l'année 1720, une nouvelle sinistre se répandit comme le son d'une trompette funèbre : la peste est dans la cité (2). D'une rue antique, resserrée (la carriera de l'Escala, la rue de l'Échelle), nom qui se retrouve partout en Italie, en Grèce, en Afrique, la peste, comme un serpent de feu, s'était répandue avec

(1) Il était de cette vaillante famille de Belzunce, qui comptait neuf officiers généraux morts sur le champ de bataille.

(2) J'ai donné dans mon livre *Sur le Régent* les documents les plus précieux sur la peste de Marseille en 1720.

une rapidité impitoyable, sous les rayons ardents du soleil de juillet et d'août; il mourait cinq cents personnes par jour (1). Quelques magistrats courageux, le bailly de Langeron, commandant des galères, les échevins Moustier, Dieudé, Audimar, Estelles de Croissainte, et le modeste et ferme secrétaire Chapui (Capouro, Capuleta, venus, comme notre famille, de Gênes), restèrent ferme à leur poste. Mais le plus beau dévouement entre tous fut celui de l'Évêque Henri de Belzunce. Vigilant, dévoué, au milieu des places publiques remplies de cadavres, dans les hôpitaux infectés de mourants, l'Évêque se montrait pour encourager, guérir et consoler sans prendre garde à sa vie : Ainsi le voulait l'Institut de saint Ignace. Ce qu'on doit le plus admirer dans Henri de Belzunce, ce fut sa fermeté envers les prêtres faibles et les déserteurs du péril; le clergé séculier s'était montré timide, l'Évêque appela son concours, sous des peines sévères, dans les paroisses desservies : s'il ne put atteindre les égoïstes chanoines, comtes de Saint-Victor, renfermés dans leurs vieilles tours en dehors de

(1) Sur une population de cent mille ames, Marseille perdit cinquante mille habitants.

son Ordinaire (1), l'Évêque flétrit leur lâcheté dans une admonition restée célèbre au milieu de nous enfants de Marseille.

On le voyait, le saint Évêque, entouré des Frères Capucins, si braves, si dévoués au peuple dans les calamités; médecins, ils guérissaient les pauvres ; fossoyeurs, ils ensevelissaient les cadavres et donnaient la sépulture aux morts, mêlés avec les forçats, comme les Franciscains s'étaient confondus avec les *banditti* dans la peste de Florence, tandis que Boccace raillait les moines en dictant ses contes d'amour aux belles dames du *Décaméron*. Le soir, en prières dans la cathédrale (la major), l'Évêque exposait le Saint-Sacrement, et, agenouillé, il demandait avec des pleurs et des gémissements la fin de la grande calamité qui désolait Marseille et la Provence.

Dans cette cité pleine de deuil, au milieu des magistrats municipaux si courageux, l'Évêque solennellement voulut apaiser la colère de Dieu par un vœu au sacré Cœur de Jésus (2).

(1) Les chanoines, comtes de Saint-Victor, faisaient remonter leur antiquité jusqu'à Cassien; ils n'obéissaient à aucune juridiction : ils avaient été seigneurs d'une partie de Marseille.

(2) Recueil des actes municipaux, 1720.

7

M. de Belzunce, pieds nus, la corde au cou, fit une amende honorable comme un criminel, devant un autel dressé sur le Cours encore rempli de mourants (1). Dès ce jour la peste faiblit, s'apaisa, les âmes se calmèrent; et, fidèle à son vœu, l'Évêque appela la municipalité, les dignes échevins à consacrer solennellement le souvenir de la clémence céleste. On lit dans les registres du conseil municipal de Marseille : « Ce jour 28 mai 1722, nous Jean-Pierre Moustié, Balthasard Dieudé, Pierre Remusat et Jean-Baptiste Saint-Michel, échevins, en présence de M. le marquis de Pilles, commandant dans cette ville, la lecture a été faite d'une lettre que l'Évêque de cette même ville nous a fait l'honneur de nous écrire, dont la teneur en suit (2) : » Les précautions, Messieurs, que M. le gouverneur et vous prenez pour arrêter le progrès de ce qui cause nos justes alarmes, sont dignes du zèle et de la sagesse des véritables pères de la patrie. Mais vous le savez, Messieurs, vos soins, vos peines, vos travaux, deviendront

(1) Les beaux tableaux de De Troie reproduisent le Cours et les places publiques remplis de morts et de mourants.

(2) Les registres du conseil de ville de Marseille ont été préservés de la tourmente révolutionnaire.

bien inutiles, si Dieu lui-même ne daigne les bénir. Je viens donc vous exhorter aujourd'hui de commencer par un acte de religion qui soit capable de désarmer le bras vengeur qui paraît s'élever de nouveau contre nous. Vous vous souvenez sans doute qu'au jour de la Toussaint de l'année 1720, je consacrais cette ville et ce diocèse au sacré Cœur de Jésus, source inépuisable de toutes les grâces et de toutes les miséricordes, et que, dès ce jour même, les maux diminuèrent sensiblement, continuellement, sans rechute, mais vous devez vous souvenir aussi que Messieurs les échevins ne purent paraître entrer dans cette consécration, ni prendre part à aucune des saintes cérémonies qui furent faites ensuite en l'honneur de Jésus-Christ notre libérateur. Pour réparer cela, Messieurs, je crois devoir vous proposer de faire incessamment, sans cérémonie, un vœu stable au divin Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Je n'ai garde de vous proposer rien qui puisse causer la moindre dépense à une ville que je ne sais que trop être épuisée et je sais d'ailleurs que Dieu ne demande pas nos présents, mais nos cœurs. Je désirerais donc, Messieurs, que vous vous engageassiez, vous et vos successeurs, à perpétuité, d'aller tous les ans, le jour que j'ai fixé la

fête du sacré Cœur de Jésus, entendre la sainte messe dans l'église du premier monastère de la Visitation que nous appelons les Grandes-Maries (1), y communier et y offrir en réparation des crimes de cette ville, un cierge ou un flambeau de cire blanche pour brûler ce jour-là devant le Saint-Sacrement, et enfin d'assister sur le soir du même jour à une procession générale d'action de grâces que j'établirais pour un certain nombre d'années à votre réquisition. Ce vœu, comme vous le voyez, ne coûterait rien à la ville qui en serait édifiée ; et j'ai une véritable confiance qu'il ferait cesser nos maux ou qu'il les abrégerait au moins très-considérablement. Je vous supplie, Messieurs, de ne pas rejeter cette proposition, mais au contraire de la recevoir avec une entière confiance en la miséricorde du Sauveur, dont nous avons déjà ressenti les effets si marqués et de ne pas différer l'exécution.

† Henri, évêque de Marseille.

Le conseil de la ville vota la proposition du saint Évêque avec enthousiasme. Marseille fut

(1) Le couvent des Grandes-Maries était près du Cours. D'anciennes et vieilles gravures reproduisent cette procession.

consacrée au Cœur de Jésus. Chaque église eut une chapelle du Sacré-Cœur, et sous cette invocation les Jésuites élevèrent une petite église dans la rue Saint-Jaûme, à côté de notre maison paternelle, de tradition municipale (1). Repoussant toute récompense : l'évêché-pairie de Laon, l'archevêché de Bordeaux, Belzunce préféra garder l'évêché qu'il avait édifié par ses vertus. La piété pour le sacré Cœur y devint grande et des congrégations nombreuses s'y formèrent pour la célébration de cette fête qui s'est transmise d'âge en âge.

M. de Belzunce eut le bonheur de voir se multiplier les monastères du Cœur de Jésus et de Marie dans la religieuse Marseille; chaque année, selon le vœu du conseil, une procession sortie de la cathédrale s'avançait avec solennité vers le couvent des Grandes-Maries, et le maire offrait le cierge de cire jaune, *ex-voto* modeste de la piété publique : un autel était construit sur le Cours; l'Évêque donnait la bénédiction du Saint-Sacrement au peuple agenouillé (2); les

(1) Ces maisons qui, depuis bien longtemps, appartenaient à notre famille, ont été démolies pour la rue Impériale.

(2) Le dévouement de Belzunce a été partout célébré. Millevoye a écrit un poëme sur Belzunce ou la peste de

bannières flottaient au vent, les encensoirs jetaient des parfums et les lévites répandaient le genet et les roses effeuillées; les navires se pavoisaient et les salves d'artillerie rendaient hommage à la présence de Dieu dans le Saint-Sacrement de l'autel. Au dix-huitième siècle, le culte du Sacré-Cœur avait fait d'immenses progrès; la majorité des couvents de la Visitation s'y étaient consacrés; l'image vénérable de la fondatrice, aux traits saints et illuminés, brillait dans les dortoirs. Avec leur esprit tempéré, les Pères de la compagnie de Jésus, toutefois, corrigeaient les élans trop émus d'une dévotion tout ascétique; ils savaient que les saints sont des exceptions venues du Seignour; Dieu n'appelle qu'un petit nombre d'élus à la vie de mortification extrême; il fallait souffrir les imperfections de notre nature, vivre avec le monde en le corrigeant par de bons exemples. Telle était l'éducation du Sacré-Cœur; Jésus-Christ, ce divin maître, avait souffert pour nous; la

Marseille. Pope a dit de Belzunce (je prends la traduction de M. de Fontanes).

Pourquoi près des mourants qui lui tendaient les bras,
Belzunce aspirait-il, entouré du trépas,
Un air pur à travers la vapeur empestée
Que les vents secouaient sur Marseille affligée?

Très-Sainte Vierge intercédait pour le pécheur ; dans ces douces idées, les religieuses du Sacré-Cœur dirigeaient les jeunes filles avec une ardeur aimable, une intelligence incomparable qui les distinguaient entre toutes les autres corporations enseignantes.

Dans la crise que subit la compagnie de Jésus en 1761, lorsqu'aux clameurs de la philosophie ameutée et du Jansénisme jaloux, le pape Ganganelli eut la faiblesse d'abolir l'Ordre de saint Ignace (1), les religieuses du Sacré-Cœur, échappées à la proscription générale, gardèrent avec une sainte reconnaissance le souvenir des révérends Pères, qui les avaient éclairées, conseillées dans leur mission de grâce et l'éducation de la jeunesse. Rien de plus doux que les enseignements des couvents voués au Sacré-Cœur ; ils faisaient la part aux étourderies du jeune âge, au bon rire de l'enfance, aux espiègleries de l'esprit en les contenant dans les limites de la religion et de la vertu. Les dames du Sacré-Cœur ne formaient pas exclusivement des religieuses vouées à la clôture éternelle ; elles faisaient de leurs élèves des femmes du monde,

(1) Par le bref du 21 juillet 1773. Ceux qui ont écrit *bulle* se sont trompés ; un *bref* à moins d'importance et de solennité qu'une bulle.

destinées à vivre dans leur famille et la société d'élite.

Ainsi, après la proscription des Jésuites, le culte du Sacré-Cœur fut maintenu dans sa ferveur mystique ; Marseille garda le vœu municipal avec une sainte fidélité (1) ; et la fête, chaque année, fut célébrée dans la saison où le soleil colorait les fruits, le raisin ; la joie douce, mélodieuse, s'exprimait dans les cantiques qui s'élevaient aux cieux. De leur exil les révérends Pères pouvaient contempler leur ouvrage ; s'ils n'étaient plus réunis, rassemblés, si leur maison était fermée, leur esprit vivait. Les choses se passèrent ainsi jusqu'à la révolution de 1789, qui bouleversa toutes les œuvres religieuses ; le Sacré-Cœur vit ses congrégations dispersées en France et les Sœurs errantes chercher des asiles à l'étranger. Il arriva quelque chose de hideux dans l'adoration ! Tandis que les philosophes et les clubs proscrivaient le Cœur de Jésus, par une imitation sacrilége, ceux qui avaient détruit la sainte Adoration, créaient l'idolâtrie du cœur de Voltaire, porté dans une urne à la façon romaine. On sourit de pitié quand on contemple les gra-

(1) Une statue a été élevée à Henri de Belzunce, il y a quelques années, sur le Cours, au lieu où la messe fut dite.

vures qui nous sont restées : des filles d'opéra entourent, en dansant, l'urne qui contient le cœur de Voltaire porté au Panthéon, en invoquant les dieux éraillés de l'Olympe. On descendit encore plus bas dans cette boue : les cœurs de Lepelletier Saint-Fargeau et de Marat reçurent les hommages d'une dévotion sanglante; ils eurent leur prière, leur hymne, leur petite chapelle; on osa dire, par une abominable assimilation : *Cœur de Jésus; cœur de Marat* (1) ; les jacobins eurent leurs reliques; on porta au cou en collier, en bracelet, l'image de Marat et de la guillotine (2). Quand un peuple se jette dans les voies de la philosophie et de l'incrédulité, il n'y a plus de limites. Que les gouvernements méditent bien ceci : la multitude, une fois les liens de la religion secoués, se jette dans toutes les ivresses; il n'y a plus de société, mais la confusion. Tout est méprisé, dédaigné : les idées et les hommes; quand on n'adore plus Dieu, on s'agenouille devant des idoles sous la robe de courtisanes; les mœurs dépravées mènent à la révolte. Le

(1) Ces petites invocations ont été conservées dans les livres contemporains.

(2) Les curieux possèdent encore quelques-uns de ces emblèmes infâmes.

pouvoir qui ne repose pas sur la pensée d'une religion positive, croule tôt ou tard sous les coups des libres penseurs, eux-mêmes victimes des idées qu'ils ont semées : les Romains de la décadence, rongés par la satiété, se réveillaient pour renverser leurs Césars ou pour courir au cirque où coulait à flots, le sang des gladiateurs et des chrétiens; ils entendaient avec joie les os craquer sous les dents des tigres et des léopards. Voilà ce que les doctrines du philosophe Lucrèce, ce que les disciples d'Horace, les amphores à la main, avaient fait des vieux citoyens de Rome (Quirites) conquérants du monde, si grands quand ils croyaient aux augures et honoraient les dieux.

V

L'HISTOIRE DU SACRÉ-CŒUR DEPUIS LE CONCORDAT. — LES ORGANISATRICES DES COMMUNAUTÉS. — LA MÈRE HENRIETTE. — MADAME BARAT.

L'époque du concordat marque la résurrection des communautés religieuses qui se donnèrent la mission d'édifier, de purifier la société, en dirigeant l'éducation dans les voies catholiques. Deux pieuses Supérieures se chargèrent de reprendre l'œuvre de Marie-Marguerite Al-Coq, si fortement secouée par la Révolution. « En l'année 1800, dit un contemporain, immédiatement avant la messe de la nuit de Noël, le Père Marie-Joseph Coudrin, et la Mère Henriette-Aymer de la Chevalerie, jetaient à Poitiers les premiers fondements de la Congrégation des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie, en se consacrant l'un et l'autre, sous la formule des trois vœux, à être les fondateurs d'une

œuvre vers laquelle ils se sentaient invinciblement attirés (1). Le 2 février 1801, le fondateur et la fondatrice offraient à Dieu les prémices de cette famille qui devait donner tant d'âmes généreuses aux Cœurs sacrés de Jésus et de Marie. La première profession, composée de deux Frères et de quatre Sœurs, se fit ce jour-là : Ils prirent le titre de Zélateurs et de Zélatrices. Il fallait, en ce temps difficile, cacher les noms de certains Ordres proscrits; l'esprit philosophique, maître du pouvoir, veillait à la porte de chaque congrégation pour épier leur titre et leur but (2). »

La nouvelle Société fit d'assez rapides progrès, plusieurs établissements furent fondés dans divers diocèses à la demande des évêques, et, dès 1804, le Père Coudrin et la Mère Henriette établirent le siége de leur maison mère au centre même de Paris, qui garde toujours une société pieuse à travers les débordements du siècle, verte et luxurieuse oasis au milieu des

(1) Chronique du Sacré-Cœur.

(2) Si l'empereur Napoléon aimait, favorisait les Ordres religieux, il était entouré de conseillers d'État, qui tous appartenaient à l'école philosophique : il faut partout proclamer la protection éclatante que le cardinal Fesch accorda aux couvents.

marais. Ils se fixèrent à la rue *Picpus,* nom resté désormais à toute la communauté, d'abord, isolée jusqu'au mois de janvier 1817, qu'elle reçut un bref d'approbation du Saint-Siége. Le 17 novembre, le pape Pie VII approuva les constitutions, statuts et règles, par la bulle *sub Plumbo*, *Pastor æternus* (1).

Vers cette époque, une jeune fille d'une origine modeste prit le voile à la Visitation d'Amiens, avec la pensée et la vocation de reconstituer la communauté du Sacré-Cœur. Amiens fut toujours une ville pieuse, la bien aimée de la compagnie de Jésus. Les Révérends Pères ne furent pas étrangers à la résolution de la sœur Barat (2); ils lui avaient reconnu une intelligence rare, une volonté ferme, une indulgence incommensurable. Presque aussitôt l'humble sœur se mit à l'œuvre, et sa pensée se porta surtout vers l'éducation ; elle comprit que pour rendre cette éducation supérieure aux institutions laïques, elle devait être d'une perfection pratique incontestable, avec la religion pour base; éducation intelligente et pleine de ferveur, la modestie dans la fortune, le courage

(1) Histoire des fondations du Sacré Cœur.

(2) Notice sur Mme Barat, publiée dans les journaux du mois d'août 1865.

dans l'adversité, la simplicité facile, les manières douces, un sourire aimable et enfantin pour tous, le bonheur de la croyance joint aux éléments d'une solide instruction; tous les plaisirs et les agréments du jeune âge, la musique, le dessin, la danse même, quand les parents le demandaient; nul petit scrupule, point de chagrin ni d'ennui, si bien que chaque religieuse était l'amie des pensionnaires qui en gardaient un long souvenir. Les couvents du Sacré-Cœur avaient adopté l'admirable méthode des Révérends Pères, qui exercent une charmante influence sur la vie entière des élèves.

Sous la direction de Madame Barat, le nombre des couvents du Sacré-Cœur s'étendit, visiblement protégés par l'empereur Napoléon, qui venait de rendre un décret si favorable aux communautés de femmes. « Les congrégations ou maisons hospitalières de femmes, savoir : celles dont l'institution a pour but de desservir les hospices de notre Empire, d'y servir les infirmes, les malades et les enfants abandonnés, ou de porter aux pauvres des soins et des secours, des remèdes à domicile, sont placées sous la protection de *Madame* notre chère et honorée Mère (1). » Le cardinal Fesch, l'oncle de

(1) Bulletin des lois, 1808.

l'Empereur, protégea aussi d'une manière efficace les communautés du Sacré-Cœur dans le diocèse de Lyon. Leur célébrité se répandit dans tout le midi de la France; la Provence, le Languedoc eurent des monastères respectés, honorés. Ceux-là mêmes qui attaquaient les institutions religieuses faisaient élever leurs filles au Sacré-Cœur, parce qu'ils savaient qu'elles en sortiraient aimables, instruites, respectueuses envers leurs parents, avec une gracieuse coquetterie, une instruction suffisante, le cœur ouvert à toutes les nobles et sincères impressions, la vertu sans rigueur, la religion douce compagne de la vie.

Quand la Restauration vint donner la liberté à la France, le Sacré-Cœur fonda des maisons nouvelles, et Madame Barat s'établit à la tête de l'institution mère, située sur le boulevard des Invalides, à Paris, dans la rue de Sèvres, le modèle, le type de toutes les maisons. L'éducation y fut perfectionnée avec une sollicitude, avec un soin que les parents eux-mêmes pouvaient voir, apprécier, car chaque dimanche les portes étaient ouvertes aux familles; on trouvait les élèves aux jeux, à la récréation la plus perfectionnée; on entendait les rires insouciants des jeunes filles dans un des plus beaux jardins de Paris; on ne connais-

sait nul souci, nul regrets, à peine un désir; la chapelle était belle, décorée de fleurs, de broderies richement travaillées, ouvrage des élèves; le Cœur de Jésus était orné des plus brillantes offrandes : tissus de soie que les manufacturiers de Lyon auraient enviés. Aux messes, aux offices, des voix fraîches et charmantes se faisaient entendre; l'orgue était souvent touché par une jeune pensionnaire, ses cantiques montaient au ciel :

Cœur de Jésus, cœur à jamais aimable,
Cœur digne d'être à jamais adoré,
Ouvre à mon cœur un accès favorable;
Bénis ce chant que je t'ai consacré;
Aide ma voix à louer ta puissance,
Ta vive ardeur, tes charmes, tes attraits,
Tes saints soupirs, tes transports, ta clémence,
Ton tendre amour, l'excès de tes bienfaits.
Quand Jésus suit la brebis infidèle,
Son cœur la guide et fait hâter ses pas;
Quand il reçoit un fils ingrat, rebelle,
Son cœur étend et resserre ses bras.
Quand, à ses pieds, la femme pénitente
Vient déposer ses pleurs et ses regrets,
Son cœur en fait une fidèle amante
Qu'il enrichit de ses plus doux bienfaits.
Que sur la terre, en tous lieux, d'âge en âge,
Ce cœur sacré, caché dans nos lieux saints,
Ait de nos cœurs le tribut et l'hommage,
L'amour, l'encens et le vœu des humains;
Que dans les cieux les puissances l'honorent,

Qu'il règne après les siècles éternels :
Que tous les cœurs soient pour lui des autels.
Cœur de Jésus, sois à jamais ma gloire,
Sois mon amour, mes chansons, ma douceur ;
Sois mon soutien, ma force, ma victoire,
Ma paix, mon bien, ma vie et mon bonheur ;
Sois à jamais toute mon espérance,
Sois mon secours, mon guide, mon sauveur ;
Sois mon trésor, ma fin, ma récompense,
Mon seul partage et le tout de mon cœur.

Cette poésie d'amour pur et chaste n'avait rien des hymnes vulgaires ; elle était chantée par de jeunes filles, riantes enfants, au sourire aimable qui devaient plus tard orner le monde. Un de ces cantiques était l'œuvre d'un Révérend Père que les amis d'un chansonnier de guinguette avaient raillé par des citations mensongères. Parce que le Père Loriquet n'avait pas accepté les enthousiasmes extrêmes d'une école pour les héros de la Révolution, parce qu'il n'avait pas célébré les triomphes sanglants qui roulaient les générations sous le char de la Victoire (1), on supposa des phrases ridicules, des épithètes qu'il n'avait jamais écrites, et, à

(1) On reprochait au Père Loriquet des expressions haineuses et puériles ; en vain on insista pour que les écrivains philosophes, calomniateurs à froid, indiquassent les pages, les livres, où ces phrases avaient été écrites ; ils ne répondirent pas ; ils se bornèrent à calomnier.

l'aide de ces mensonges, on attaqua des œuvres sincères, expurgées de tout scandale. Poëte remarquable, aussi bien qu'historien modeste, le Père Loriquet avait écrit lui-même son hymne au Cœur de Jésus :

Perçant les voiles de l'aurore
Le jour apparaît dans les cieux ;
Ainsi, cœur sacré que j'adore,
Tout rayonnant d'amour, tu viens frapper mes yeux ;
Toujours dans cet heureux asile
Jésus fixera son séjour.
Venez, peuple tendre et docile,
Venez donner vos cœurs au cœur du Dieu d'amour,
Ce cœur généreux, magnanime
Du ciel irrité contre nous
Voulut devenir la victime
Et nous mettre à l'abri des traits de son courroux.
Que vois-je ! des torrents de flammes
S'élancent du cœur de mon Dieu !
Amour, oui c'est toi qui l'enflammes !
Ah ! de ces lieux se répand ce beau feu
Autour de ce cœur aux saints anges !
Tremblants et joyeux à la fois.
Chantez, célébrez ses louanges ;
A vos chants s'uniront et nos cœurs et nos voix.
O Cœur, notre unique espérance,
Couronne en ce jour tes bienfaits,
Deviens le salut de la France !
Et force tous les cœurs de t'aimer à jamais.

Ainsi toujours l'amour du prochain, la bonté, la charité, voilà ce que célébraient les congrégations religieuses du Sacré-Cœur, et c'est sur

ces principes qu'était fondée l'éducation dans les couvents. L'admirable Madame Barat, Supérieure de plus de quatre cents maisons, en France, en Italie, en Espagne, gouverna ce pieux empire avec la dignité de son esprit; sa vaste correspondance était douce, indulgente : la seule force coërcitive, c'était le respect qu'elle inspirait, le dévouement à la règle, l'auréole de sainteté qui rayonnait autour d'elle. Madame Barat s'éteignit à quatre-vingt-quatre ans, après de longs jours pleins de bonheur et de ces joies ineffables que la croyance seule donne pleinement.

Dans une matinée du mois d'août 1865 (1), quelques voitures de deuil, drapées en blanc, simples et sans armoiries, sortaient de la maison du Sacré-Cœur de Jésus, boulevard des Invalides, et par les rues de Sèvres, Saint-Sulpice, les quais de la Seine, se rendaient au monastère de Conflans, cimetière de l'Ordre. Ce convoi modeste était celui de la Mère Supérieure du Sacré-Cœur, la vénérable Madame Barat, morte dans la plénitude de son esprit et de ses facultés. Les notices publiées sur cette pieuse vie, commettaient une erreur en qualifiant Ma-

(1) Les journaux rendirent hommage à la capacité, aux vertus de Mme Barat.

dame Barat de fondatrice de l'Ordre du Sacré-Cœur, titre qui n'appartient qu'à Marie-Marguerite-Al-Coq. Le mérite de Madame Barat fut d'avoir restauré l'Ordre après nos troubles publics. De sa petite cellule d'Amiens, où elle avait établi sa résidence (1800), elle avait étendu sa douce juridiction sur tous les monastères du Sacré-Cœur, divin culte qui se rattachait aux origines du Christianisme dans les catacombes, et que le Souverain Pontife a consacré par la canonisation de Marie-Marguerite.

VI

LE PAPE PIE IX. — BÉATIFICATION DE MARIE-MARGUERITE AL-COQ. — LES TROIS GRANDES IDÉES DU CATHOLICISME MODERNE. — LE CŒUR DE JÉSUS ET DE MARIE. — L'IMMACULÉE-CONCEPTION.

Le plus noble, le plus saint côté du caractère du pape Pie IX, c'est la quiétude de l'âme, cette foi en Dieu qui lui fait dédaigner de bien haut les entreprises des méchants. Cette lutte aura son jour de triomphe ! les gouvernements passent, les couronnes se brisent, la Papauté reste debout éternellement vénérée : si l'on suit l'histoire, témoin Charlemagne (1), tous les grands princes protégèrent la Papauté parce qu'elle consacre les hauts principes et ceux qui l'ont blessée en portent les ineffaçables stygmates.

Pénétré de l'idée de Dieu et de l'Église, Pie IX a foi dans la prière; c'est une de ces belles âmes qui, se confiant à la Providence, prennent peu

(1) Les mosaïques antiques du Vatican témoignent de l'union intime de Charlemagne et du pape Adrien.

de soin des intérêts matériels, sachant qu'ils sont dans les mains de la Providence; on le persécute, il s'agenouille et prie. Le Souverain Pontife s'occupe bien plus de la consécration d'une fête catholique, de la canonisation d'un saint, de la béatification d'un bienheureux que des questions d'une politique passagère : et ces saints que Rome élève dans le Panthéon catholique appartiennent souvent aux classes les plus déshéritées! ils ont passé une vie de macération et de solitude charitable et bienfaisante. Ainsi, parmi le monde dissipé et sensuel, qui pourrait comprendre et expliquer la sainteté du bienheureux Labre, servant des hôpitaux, vivant de pain, couché sur la terre dure, s'abreuvant d'eau des sources et mourant à trente-quatre ans, sous la macération et les infirmités (1)? Ce pauvre de Dieu, l'Église l'adopte, le vénère, le béatifie après un demi siècle.

Il en fut ainsi de Marie-Marguerite Al-Coq. Vouée à toutes les vertus religieuses, Marie avait surtout le génie qui fonde et organise, puis l'extrême modestie qui s'efface en tout ; et

(1) Le vénérable Benoît-Joseph Labre était français, né en 1748, près de Boulogne-sur-Mer : il mourut à Rome en 1783 : le jour de sa mort le peuple s'écriait : *e morte il santo.*

cette vertu n'est pas commune au temps moderne, où l'on cherche à paraître et à briller. On a fait bien des tentatives laïques pour établir des écoles de jeunes filles au bruit éclatant de la publicité ? Où vont-elles définitivement aboutir? à des prospectus, à des articles de recueils. Marguerite, sans éclat, sans appui, fonda l'institution du Sacré-Cœur, qui compte aujourd'hui plus de huit cents maisons; on ne trouve plus de lieux assez considérable pour recevoir les jeunes filles qui accourent aux couvents, sous la double règle de la Visitation et du Cœur de Jésus.

Rome avait suivi attentivement la vie et les actions de Marie-Marguerite, toutes d'une sainteté particulière; mais la Congrégation des Rites ne procède qu'après des enquêtes minutieuses et une pieuse patience. Pie IX désirait la béatification solennelle de Marie-Marguerite ; ses vertus allaient à son cœur, à son caractère céleste. Le Pape confirma avec enthousiasme la décision qui récompensait tant de vertus. Les cérémonies de béatification et de canonisation sont à Rome l'objet de grandes fêtes publiques (1). Mille cierges éclairent l'autel, les cloches sonnent à toute volée, le canon se fait entendre

(1) Les cérémonies de la canonisation attirent à Rome une multitude d'étrangers.

du fort antique de Saint-Ange. Un témoin oculaire raconte avec de vives couleurs la cérémonie de la canonisation de Marie-Marguerite Al-Coq : « Le 18 septembre 1864, dans la basilique vaticane, décorée comme aux plus belles fêtes, se réunissait un immense concours de fidèles, de prêtres et de princes de l'Église. Après quelques instants d'un silence religieux et solennel, une voix s'éleva pour proclamer au nom du Vicaire de Jésus-Christ qu'une vierge chrétienne de l'Ordre de la Visitation, nommée Marie-Marguerite Al-Coq, inconnue au monde, vouée à l'abjection et à la souffrance pour l'amour de Jésus-Christ, avait obtenu au ciel la récompense de ses vertus héroïques et que l'Église lui décernait à perpétuité les honneurs réservés aux saints (1). Après cette déclaration solennelle, l'Archevêque officiant entonna le *Te Deum*. Aussitôt toutes les cloches sonnèrent, le canon du château Saint-Ange leur répondit ; le voile qui couvrait l'image de la bienheureuse tomba et elle apparut à nos regards comme si elle montait au ciel en nous bénissant. Le soir, Pie IX, ce radieux vieillard, dont le front tou-

(1) Voyez la nouvelle édition du Père Croiset 1865 et le *Mémoire* de la bienheureuse avec le décret de la béatification par le Père Daniel.

jours serein illumine d'une si vive clarté les orages de notre siècle, vint s'agenouiller devant l'image de la bienheureuse à laquelle il adressa ses vœux et ses hommages, préludant ainsi aux honneurs solennels qu'elle recevra bientôt dans le diocèse d'Autun, où fut placé son berceau (1). »

Cette apothéose de simples vertus ascétiques est un hommage rendu à ces vies modestes, qui n'éclatent pas aux yeux du monde. La société délaisse le mérite qui se cache, l'Église en relève la majesté, elle veut qu'il soit honoré, qu'on en célèbre la commémoration, que les petits deviennent grands, que les fronts s'abaissent devant les humbles. Aucune physionomie plus modeste, plus désireuse de se cacher que Marie-Marguerite, et aujourd'hui son image paraît rayonnante sur les autels, son nom retentit dans les cantiques et dans les hymnes chrétiens !

A quelques mois de la solennité pontificale,

(1) L'oraison en l'honneur de Marguerite a été ainsi fixée : « Seigneur, qui avez d'une manière admirable révélé à la bienheureuse vierge Marguerite les richesses incompréhensibles de votre cœur, faites que, par ses mérites et à son exemple, vous aimant en tout et par-dessus tout, nous demeurions éternellement dans ce divin cœur. »

une touchante cérémonie se passait à Paray-le-Monial, le lieu où avait été fondé le premier monastère du Sacré-Cœur : « Le 25 juin ont eu lieu, dit une relation, des processions et des fêtes religieuses en l'honneur de la bienheureuse Marie Al-Coq, religieuse du couvent de la Visitation. L'église de Paray-le-Monial, où la châsse renfermant les reliques de la sainte se trouvait exposée, est un très-remarquable édifice de la même date que la cathédrale d'Autun (treizième siècle) (1), avec porche fermé, à deux étages, sanctuaire collatéral et trois chapelles rayonnantes. L'église, décorée pour la circonstance, contenait entre autres ornements un tableau représentant l'apothéose da la sainte ; le même qui fut exposé à Saint-Pierre de Rome il y a deux ans, à l'époque de la béatification de la vénérable religieuse. A dix heures du matin a eu lieu, à l'église paroissiale, un office pontifical par le Cardinal-Archevêque de Besançon. La procession présidée par le cardinal Mathieu, assisté des Évêques d'Autun, Nîmes, Dijon, Évreux, Annecy, Genève et Moulins, de quatre abbés de l'ordre des Trappistes, etc., etc., était

(1) La Bourgogne et la Franche-Comté possèdent des cathédrales bien antiques.

suivie par une foule innombrable. Plus de trente mille personnes se pressaient sur la place pour entendre l'allocution de Monseigneur l'Évêque d'Autun, qui a fait le panégyrique de la Sainte (1). »

Sainte Marie-Marguerite Al-Coq personnifie le culte du Sacré-Cœur, que l'Église environne d'un éclat particulier. Cette fête, en vertu d'une bulle particulière, a été transférée au deuxième dimanche de juillet. Le sacré cœur de Marie a aussi sa célébration particulière, couronnée par l'Immaculée-Conception, idée douce, puissante, morale. Au milieu d'une société réaliste et corrompue, l'Église n'a pas hésité à proclamer le dogme de la pureté éternelle de Marie conçue sans péchés. Ce dogme, accepté avec enthousiasme par la société catholique, est une réponse à cette nouvelle école d'érudits fantaisistes qui font de la vie de Jésus-Christ un drame sentimental, une idylle pastorale à l'usage des courtisanes. A ce matérialisme corrompu, l'Église oppose la plus sublime idée : la Vierge immaculée dans la maternité, jamais souillée dans la vie humaine. née sans péché, jusqu'à son Assomption au milieu d'un chœur d'anges.

(1) Récit d'un témoin oculaire.

Les grands artistes, qui ont aussi des inspirations d'en haut, avaient ainsi compris la sainte Vierge. C'est Marie *concevida sin pecado* que représente l'admirable toile de Murillo, la Vierge immaculée, entourée d'anges qui la contemplent, l'adorent. Elle foule de ses pieds le serpent tentateur, la chair impure : Murillo consacrait ainsi par son génie, le dogme de l'Immaculée-Conception, la foi de la vieille et pieuse Espagne. Raphaël représentait ses vierges divines séparées de tout contact terrestre sous des traits divins qui n'avaient jamais appartenu au péché. Le catholicisme répond si bien aux arts ! A la compagnie de Jésus on doit l'ardente adoration pour la Reine des cieux ; elle a bien compris le culte du Cœur de Jésus et de Marie ; les congrégations consacrées à ces rites sont presque toutes leur ouvrage : les Jésuites mettaient leur piété dévouée au service des communautés du Sacré-Cœur de Jésus et de Marie. Aujourd'hui partout, dans les grandes cités comme dans les campagnes, on récite l'hymne à Marie :

Elle est pure comme l'aurore
Qui luit dans un brillant lointain (1),
Comme le lis qu'on voit éclore
Dans la fraîcheur d'un beau matin,

(1) Recueil de cantiques.

Et jusqu'aux sources de la vie,
Par un prodige sans égal,
Son âme ne fut point flétrie.
Ainsi qu'un palmier solitaire
Qui croît sur le courant des eaux,
Et tous les ans donne à la terre
Des fleurs avec des fruits nouveaux ;
Ainsi loin d'un monde volage
Marie accomplit son destin,
Et tous les peuples d'âge en âge
Béniront le fruit de son sein.

A travers toutes les tentatives de l'impiété et les railleries des méchants, il est heureux de voir le culte de la sainte Vierge grandir et se développer. Ses fêtes sont nombreuses dans l'Église ; la *Conception*, célébrée le 8 décembre, défendue par tant de docteurs : *concevida sin pecado*, répètent les Espagnols, chevaleresques vainqueurs des Maures. La *Nativité*, célébrée le 8 septembre ; la *Présentation au temple*, le 21 novembre, citée dans les plus anciens martyrologes et même dans une constitution de l'empereur Comnène ; les *épousailles* de la sainte Vierge et saint Joseph, que le splendide tableau de Raphaël a immortalisées ; l'*Annonciation* : les deux Églises d'Orient et d'Occident ont réuni dans la même fête la *Visitation* et l'*Incarnation*. *L'Assomption* (1), une des fêtes les plus

(1) *Koïmesis*, chez les Grecs.

9.

solennelles est fixée au 15 août, par l'empereur Charlemagne; Napoléon accepta ces antiques legs en fixant le jour de sa fête à l'Assomption (1). Des confréries ont honoré la Vierge sous les titres de : la *Victoire*, du *Mont-Carmel.* A Rome, le 1er dimanche de septembre, on célèbre dans l'église de Saint-Pierre *la fête des fêtes de Notre-Dame*, réunion de toutes les solennités particulières consacrées à la Mère de Dieu. Plusieurs ordres religieux, notamment les Carmes, les Prémontrés, les Chartreux, les Chanoines réguliers de l'ordre de Windesheim, et plus particulièrement les Servites et les Clercs réguliers, l'ont choisie pour leur patrone spéciale, et le royaume de France fut mis, en 1638, sous sa protection, par un vœu de Louis XIII (2). Des églises ont aussi vénéré les attributs ou des reliques de la sainte Vierge : à la *Santa Casa* de Lorette, ou à *la Cintola* à Prato; on a consacré des fêtes pour perpétuer la mémoire de quelques miracles, pour relever la splendeur de quelques chapelles, ou de quelques statues ou *Madones.* Les annales des Dominicains disent que la Vierge donna le

(1) L'empereur Napoléon eut toujours devant les yeux Charlemagne, et cette grande image le sauva de bien des fautes.

(2) Voyez mon livre sur *Marie de Médicis.*

Rosaire à saint Dominique et le Scapulaire à Simon Stock, général des Carmes ; et de là les fêtes du *Rosaire* et du *Scapulaire*, pour lesquelles des indulgences multipliées ont été accordées. Les Pères de l'Église, saint Bernard surtout, ont exalté les vertus et le pouvoir de la Vierge sainte entre tous (1).

Les deux solennités que l'Église célèbre, les fêtes du Sacré-Cœur et la vierge Marie, je l'ai dit au commencement de ce livre, répondent à deux des grandes nécessités de la société moderne : 1° l'humanité, la charité, la mansuétude envers tous, le besoin de s'aimer mutuellement en Jésus-Christ. Quand les Barbares inondaient l'Europe, quand le glaive frappait les générations et répandait la mort et l'esclavage partout, qui apprit à ces générations qu'il fallait s'aimer, se chérir, se pardonner ? le doux Cœur de Jésus ; 2° Qui releva la femme et créa les sentiments

(1) Parmi les modernes qui ont exalté le culte de la Vierge, le Père d'Argentan a écrit son remarquable ouvrage sur *les Grandeurs de Marie* : Lafittau, évêque de Sisteron, *la Vie et les Mystères de la Très-Sainte Vierge* 1759 ; le Père Ecudes de Mézerai, son livre sur *le Sacré Cœur de Marie.* On a préconisé ses images miraculeuses : le grand Corneille a traduit son office en vers français ; le père Epburne, minime, a célébré ses louanges en soixante-douze langues :

chevaleresques, l'égalité dans l'amour, le devoir, l'exaltation? le culte de la Vierge! Au pied des autels, le paladin consacrait son épée; la pureté de ses sentiments pour la dame de ses pensées vint de la vierge Marie, « qui guidait ses exploits. » Marie créa la femme moderne : cette femme n'emprunte rien à l'enthousiasme païen pour la Vénus d'Arles ou de Scio ; elle n'est pas la matrone romaine, « la première esclave dans la famille antique ; » elle n'est pas la femme barbare qui suivait son maître, son époux, en traînant ses enfants, ou qui restait mystique comme les druïdesses et Velléda; la femme chrétienne est à la fois vierge fiancée, chaste femme; elle vit dans le monde et appartient au seul époux de son cœur et à ses enfants.

Oh! ne repoussez pas l'Immaculée-Conception, l'autel élevé à la chasteté, à la pureté presque idéale, vous qui êtes témoins des débordements de la société actuelle, de ce triomphe des courtisanes qui menace la famille d'un retour vers la société païenne : le culte de la sainte vierge Marie protége encore les mœurs domestiques : au milieu des suaves parfums du mois de Marie, les jeunes filles chantent la Reine des cieux; partout où cette adoration a faibli, la société est froide, incolore. Quel beau jour pour

moi, enfant, quand je fus consacré à Notre-Dame-du-Mont-Carmel, à Marseille; mon père, prieur des pénitents, me conduisit au pied d'une belle statue de la Vierge immaculée foulant de ses pieds le serpent (copie de Murillo). Cette statue nous l'avons encore dans notre famille, sur un petit autel domestique où brille une lampe toujours allumée, à côté de la bibliothèque sérieuse de mon père, qui prépara mes études historiques.

Voyez ce qu'a de beau et de souverain ce titre de *Notre-Dame*, donné par toutes les nations catholiques à la Vierge Marie: *Notre-Dame*, c'est-à-dire notre mère, la bonté, la douceur, la protection! Notre-Dame d'Auray est invoquée par les marins bretons dans la tempête. Ces vieux loups de mer, au teint bronzé par les vents de l'océan du Nord, viennent pieds nus en pèlerinage pour la remercier d'un miraculeux sauvetage! Notre-Dame-de-la-Garde, dans notre antique cité de Marseille, est la protectrice des matelots. Quand les ouragans du mistral tonnent dans la plage, les femmes, les filles des pêcheurs invoquent Notre-Dame-de-la-Garde. Les *ex-voto* sont suspendus aux murs. La Vierge est portée en triomphe dans la procession solennelle; le peuple s'agenouille, les reposoirs sont couverts

de genêts et de roses, le canon se mêle aux cloches; elle s'avance précédée d'une musique naïve, étrange; les timbales arabes unies au galoubet et aux tambourins du roi René et le chœur d'enfants aux noirs cheveux du midi, des jeunes filles en blanc, entonne le bel hymne à la Reine des cieux.

FIN

PARIS, — E. DE SOYE, IMPRIMEUR, 2, PLACE DU PANTHÉON

AMYOT, éditeur, 8, rue de la Paix, à Paris

LES FONDATEURS
DES
GRANDS ORDRES RELIGIEUX

PAR

M. CAPEFIGUE

CHAQUE OUVRAGE COMPLET EN UN VOLUME

EN VENTE

SAINT IGNACE DE LOYOLA et les Jésuites.

SAINT BERNARD et Cîteaux.

SAINT VINCENT DE PAUL, les Lazaristes et les Sœurs de Charité.

SAINTE TÉRÈSE et les Carmélites.

LA BIENHEUREUSE CHANTAL et les Visitandines.

EN PRÉPARATION

SAINT ANTOINE, la Thébaïde et les Ermites du désert.

SAINT BASILE, l'École d'Athènes et les Moines d'Orient.

SAINT CASSIEN, le grand régulateur des moines d'Occident.

SAINT AUGUSTIN et les Églises d'Afrique.

SAINT HÉLIE et les Carmes.

SAINT JÉRÔME et la Société romaine.

SAINT BENOÎT et les Bénédictins.

SAINT DOMINIQUE et les Dominicains.

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE et les Capucins.

SAINT BRUNO et les Chartreux.

SAINT FRANÇOIS DE PAULE et les Minimes.

SAINT FRANÇOIS DE SALES et la Visitation.

EN PRÉPARATION

LE CARDINAL DE BÉRULLE et les Oratoriens Port-Royal.

LE MARQUIS DE RANCÉ et les Trappistes.

SAINTE MAGDELEINE et les Pécheresses converties.

SAINTE PAULE et les Veuves chrétiennes.

SAINTE CLAIRE et les Sœurs du St-Sacremen

LA MÈRE ACHARIE et les Sœurs grises.

LES GRANDS-MAITRES DU TEMPLE.

COMMUNAUTÉS affiliées aux règles des fond teurs.

LES CAPUCINES.

LES BERNARDINES.

LES SOEURS DU SACRÉ-COEUR de Jésus.

LES SOEURS DE SAINT-THOMAS et de Saint-J seph.

LES CHANOINESSES et Supérieures des Cl pitres nobles.

LES CHEVALIERS de Saint-Jean-de-Jérusal et de Malte.

LES PÉNITENTS, les Compagnons constructe d'églises, Sculpteurs, Imagiers en vitra Faiseurs de ponts.

LE BIENHEUREUX LABRE, saint Jean de Di les Hôpitaux et Maladreries.

PARIS. — DE SOYE, IMPR., 2, PLACE DU PANTHÉON